HAL open science

Pour une linguistique des ajustements énonciatifs

Catherine Filippi-Deswelle

▶ **To cite this version:**

Catherine Filippi-Deswelle. Pour une linguistique des ajustements énonciatifs : Pour (ne pas) conclure. Sous la direction de Catherine Filippi-Deswelle. L'Ajustement dans la TOE d'Antoine Culioli, Collection linguisitque EPILOGOS 3, Publications électroniques de l'ERIAC, 2012, 978-2-919501-02-1. hal-01774812

HAL Id: hal-01774812

https://normandie-univ.hal.science/hal-01774812

Submitted on 23 Apr 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Pour une linguistique des ajustements énonciatifs

Catherine Filippi-Deswelle
Université de Rouen
ERIAC EA 4307

Le linguiste énonciativiste français Antoine Culioli a très souvent recours au concept d' « ajustement » dans sa Théorie des Opérations Enonciatives (ci-après TOE[1]). Ce métaterme n'étant mentionné ni dans le *Lexique de linguistique énonciative* de Groussier et Rivière (1996), ni dans le *Glossaire en ligne* (SIL) de Bouscaren, Chuquet, Chuquet et Gilbert (2004), c'est en lisant les articles et ouvrages d'entretiens de Culioli qu'on le rencontre. En particulier, dans l'index récapitulatif des trois tomes de *Pour une linguistique de l'énonciation* (ci-après *PLE*) qui se trouve dans le tome 3 (p. 183), il est fait mention de l'ajustement à la lettre « A » ; il ne figure cependant qu'un seul renvoi au tome 2 (p. 48) alors que les trois tomes sont concernés par l'emploi fréquent de ce terme. Valette (2006 : 262), dans sa présentation critique de la TOE, se contente d'évoquer « les ajustements intersubjectifs » qui la caractérisent mais sans les développer davantage. Dufaye (2009), qui travaille dans le cadre de la TOE et a contribué à établir son ontologie conceptuelle, ne mentionne pas le concept d'ajustement, et lorsqu'il a recours aux termes « ajuster » (p. 29), « ajustement » au singulier (p. 113), « ajustements » au pluriel (p. 76, p. 84, p. 97 et p. 99), « réajuster » (p. 72) et « réajustement » (p. 45 et p. 173), c'est sans référence à un concept spécifique à la TOE. Je me propose donc d'exposer les propriétés théoriques et épistémologiques du terme d'ajustement dans la TOE et de compléter l'index des trois tomes de *PLE*, en dressant un inventaire plus détaillé des références à l'ajustement dans les travaux de Culioli (cf. annexe[2]).

Historique du terme « ajustement »

Avant de présenter l'ajustement dans la TOE, il est instructif de consulter les dictionnaires de langue française afin de mieux mettre au jour les ramifications possibles entre les emplois courants du terme et son usage technique. Dans le *Dictionnaire historique de la langue française* d'Alain Rey (1998 : 1939-1940), on trouve la base d'où le mot « ajustement » a été dérivée, à la fois par préfixation en « a- » et par suffixation en « -ment », à savoir l'adjectif « juste ». Ce dernier a été « emprunté (v. 1120) au latin *justus* 'conforme au droit, équitable', dérivé de *jus, juris* 'droit' » :

> Le mot, comme le groupe latin auquel il se rattache, appartient originellement au vocabulaire juridico-religieux : il est relevé dans les premiers textes avec la valeur religieuse de « conforme

[1] TOE renvoie à « Théorie des opérations énonciatives » ; certains auteurs emploient le sigle TOPE en référence à Culioli (1990 : 36) qui s'exprime en ces termes : « j'avancerai que la théorie des opérations prédicatives et énonciatives s'est révélée fructueuse […] ». Voir aussi Culioli (1999b : 44). On peut consulter Fuchs & Le Goffic (1992 : 143-152), Gilbert (1993 : 63-96) et Paveau & Sarfati (2003 : 179-183), ainsi que le *Glossaire en ligne* (SIL) de Bouscaren, Chuquet, Chuquet et Gilbert (2004), pour avoir une synthèse de la TOE d'Antoine Culioli.

[2] Si malgré ma vigilance des références venaient à manquer, j'invite le lecteur / la lectrice à me les signaler par courriel en écrivant à catherine.deswelle@univ-rouen.fr. Par avance, soyez-en remercié(e).

> à la justice divine, à ses exigences » et se laïcise au XIIIe s., qualifiant la personne qui agit conformément à la justice et ce qui est conforme au droit, à une règle établie (1385). […] Après 1350, il commence à exprimer aussi une idée d' « exactitude » dans deux emplois aujourd'hui archaïques : il s'applique à un instrument, à une mesure exacte (1484) et à un vêtement bien ajusté, qui tombe bien (apr. 1550, encore dans la langue classique). Cette idée s'est développée vers la fin du XVIe s., surtout en emplois abstraits, *juste* réalisant les sens de « conforme à la raison, à la vérité » (1595), « qui convient, exact » (1668, d'une chose) et « qui apprécie bien, avec exactitude » (v. 1660, d'une aptitude). […] A partir de l'idée « qui suffit exactement », *juste* a développé au XVIIe s. celle de « qui suffit à peine » (avec les adverbes *trop, à peine*), entraînant le glissement de sens de *vêtement juste* vers sa nuance moderne, « trop ajusté, serré ». […] Au sens d'« exact par la mesure », *juste* a produit le préfixé verbal AJUSTER v. tr. (v. 1230), d'abord utilisé au sens de « rendre conforme à un étalon » (1260), puis (v. 1480) avec des emplois techniques et (XVIe s.) avec le sens figuré de « mettre en accord à ». Une spécialisation concerne les vêtements « près du corps », entraînant un emploi correspondant au participe passé AJUSTE, EE adj. En sont dérivés AJUSTAGE n. m. (1350) et AJUSTEMENT n. m. (1328, *adjutement*), de nos jours « action d'ajuster les choses » (1611). […] Par préfixation, on a formé REAJUSTER v. tr. (XXe s.) et REAJUSTEMENT n. m. (XXe s.) qui gagnent du terrain sur les plus anciens RAJUSTER (1170, *rajoster*) et RAJUSTEMENT (1803 ; 1690, « réconciliation »). (p. 1939-1940)

Dans l'entrée consacrée à « ajustement » dans la version électronique du *Trésor de la langue française*, il est expliqué que le terme provient de *adjutement* (1328) « monopole de l'ajustage des mesures », et de *adjustement* (1331) « droit d'ajuster les mesures », et qu'à partir de 1611 il acquiert un sens esthétique « arrangement agréable de divers objets » – de là des emplois figurés en termes d'assortiment ou d' « accommodement, entente » (1658) – ou encore un sens vestimentaire en 1659 : « costume, parure ». Outre des emplois technologiques ou stylistiques dans lesquels domine « une idée d'adaptation à des normes », il existe des emplois dans les domaines de la mécanique, de la menuiserie (au sens propre) ainsi que dans ceux de l'économie, de la psychologie, de la sociologie, des statistiques et de la topographie (au sens figuré) avec pour dénominateur commun « une idée d'adaptation à des choses ou à une situation ». Concernant l'engagement politique (au sens large), Guy Aurenche, président de l'association du CCFD-Terre Solidaire, se donne des « critères d'ajustement » afin de mettre ses modes d'action (le partenariat) en conformité avec des valeurs-repères, telles que la dignité de l'être humain et la solidarité. On retrouve là le sens du préfixé verbal « ajuster » précédemment cité[3], avec une interprétation allant du propre (« rendre conforme à un étalon ») au figuré (« mettre en accord à »). Le politique rejoint alors l'éthique et le droit[4].

---

[3] *Dictionnaire historique de la langue française* d'Alain Rey (1998 : 1940) : « Le mot, comme le groupe latin auquel il se rattache, appartient originellement au vocabulaire juridico-religieux : il est relevé dans les premiers textes avec la valeur religieuse de « conforme à la justice divine, à ses exigences » et *se laïcise au XIIIe s., qualifiant la personne qui agit conformément à la justice et ce qui est conforme au droit, à une règle établie* (1385). » (mes italiques)

[4] Conférence de Guy Aurenche, intitulée « L'engagement politique des chrétiens : quelles priorités ? », jeudi 22 septembre 2011, 20h, Cathédrale Notre-Dame, Rouen. Dans *Le souffle d'une vie*, paru chez Albin Michel en 2011, Guy Aurenche précise les étapes de son parcours et emploie le verbe *ajuster* en rapport avec une métaphore musicale, sous-tendue par un mouvement d'ajustement entre rencontres humaines-repères et valeurs et actions d'une vie : « J'ai toujours éprouvé le besoin, le désir, de témoigner. Dans les tourmentes de notre monde qui fragilisent tant d'hommes et de femmes, il existe une multitude de ces êtres, « brises légères » qui se lèvent pour rendre le monde plus humain, plus fraternel et plus juste. Tout au long des années parcourues, comme avocat de droit familial et criminel, comme militant contre la torture, défenseur des droits humains, et, aujourd'hui, au service du développement, je n'ai cessé d'être fasciné par la capacité à se relever que manifestent tant d'hommes et de femmes dans des situations souvent inimaginables. Que ce soit, il y a quelques décennies, les dissidents des pays de l'Est qui, au cœur de la dictature soviétique et de la répression, ont redécouvert en Pologne ou ailleurs, le souffle de la solidarité. Que ce soit ces Palestiniennes du camp de Chatila, en plein Beyrouth, qui installèrent au quatrième étage de leur entassement de constructions misérables un jardin

Il ressort de ce rappel historique que le terme « ajustement » manifeste une orientation[5] certaine vers ce qui est considéré comme exact ou tout au moins approprié, ainsi qu'une démarche de mise en conformité avec une norme, un repère (le droit, la raison, le bien commun, le corps), selon un degré de serrage plus ou moins étroit (« juste » au sens de « (bien) ajusté », et donc suffisamment adapté, ou signifiant « trop serré »), qui s'interprète de manière absolue ou relative. Il dénote donc une tension vers un but à atteindre, trace d'un hiatus à combler, mais aussi les procédures visant à effectuer le comblement de l'écart ainsi manifesté, et le résultat de ces procédures : il y a eu ajustement ou pas. Ainsi il relève d'un sens dynamique, compatible avec le résultat découlant du processus ainsi mis en œuvre, et donc d'un sens également plus statique.

Il peut être sémantiquement explicité par des termes comme « (mise en) correspondance, adéquation, adaptation », et on peut ajouter que la « mise en accord » (*Dictionnaire historique de la langue française*, 1998 : 1940) qu'il exprime au sens figuré trouve des échos dans les théories cognitives et aussi dans les termes de « coopération » et de « négociation du sens » propres aux théories pragmatiques[6] et aux analyses conversationnelle et transactionnelle. De la sorte, outre les domaines techniques, il rejoint notamment les champs de la philosophie du langage, de la linguistique[7] et de la sociologie – en un mot, il reflète bien l'étendue des pratiques humaines (concrètes, techniques et abstraites), acquérant par là une dimension anthropologique que Culioli va reprendre à son compte dans l'usage qu'il choisit de faire du terme « ajustement » dans sa théorie linguistique. Dans ce cadre, il devient un métaterme dénotant l'« inter-contact »[8] (communication privée de Culioli, le 10 août 2010 à Chera en Corse du Sud), la « mise en contact » d'une représentation pré-linguistique et de suites de mots pour l'exprimer, sous la forme d'agencements de marqueurs. L'énoncé, qui est le produit de cette mise en relation, est porteur de traces ayant une destination : leur interprétation par le co-énonciateur, qui dans la TOE, renvoie à l'image que le locuteur, en tant qu'énonciateur, se fait d'autrui, au lieu d'être calculée directement par rapport à autrui en tant que co-locuteur. L'ajustement dont il est ici question comprend une orientation vers ses propres conditions d'accessibilité.

---

d'enfants, comme pour signifier où se niche le souffle de l'avenir. Que ce soit, en France, les Cercles de silence et de protestation que forment des citoyens dans des dizaines de villes, qui disent avec force le refus du mal-traitement, de l'humiliation imposée aux étrangers dont nous ne voulons pas… Tous ces mouvements sont, selon la belle expression de Sophie Germain, *des « diapasons » auxquels chacun peut tenter d'ajuster les notes de sa vie*. » (p. 13-14 ; mes italiques) Guy Aurenche emploie également le verbe *ajuster* et le nom *ajustement* en relation avec le domaine de la justice, son sens étymologique premier, pour définir les droits de l'homme et les valeurs-repères qu'ils représentent comme autant d'étalons auxquels se conformer (au sens courant du terme *s'ajuster*) : « Un monde juste n'existe pas, sauf l'ordre « juste » et stationnaire de la dictature. La justice est *ajustement*. La justice, elle aussi, se marche. Pour construire, avec les droits de l'homme, un monde plus pacifique et plus juste, il convient donc de savoir sur quelles valeurs nous voulons l'ajuster. La référence à la dignité de la personne humaine constitue un bon critère d'ajustement. » (p. 146) (italiques de Guy Aurenche ; mes soulignements) On aura noté le caractère dynamique de cette démarche d'ajustement.

[5] Comme les mots en *–tion*, il indique à la fois le processus et le résultat (voir l'avant-propos).

[6] Voir Albrespit, Normand, Pennec et Souesme (dans ce volume).

[7] Voir Gosselin (2010) et son concept de « direction d'ajustement » développé dans sa Théorie Modulaire des Modalités (TMM). Il s'agit de la réélaboration (p. 79-80) de la théorie pragmatique des Actes de Langage de Searle (p. 73) dans le cadre d'une sémantique linguistique établissant une typologie des modalités et des actes de parole. La force illocutoire de l'énoncé se conçoit selon deux grandes directions d'ajustement : de l'énoncé au monde et du monde à l'énoncé. Cette direction d'ajustement sémantique de la modalité reste proprement linguistique, sans varier au gré des situations de discours. Dans le cadre d'une analytique des modalités (p. 57-58), il s'agit là de l'un des paramètres conceptuels constitutifs de la modalité linguistique, en tant que concept complexe et fondamental construit (et non simplement reconnu).

[8] Voir aussi Normand (dans ce volume).

Comme la marche, l'ajustement est mouvement, et il est tour à tour stable et instable ; il est cheminement vers la production/reconnaissance des énoncés : il en indique les étapes implicites (et non conscientes) de la construction, de la déconstruction, et de la reconstruction du sens. Ces étapes sont en effet construites et non données. A chaque stade de leur production/réception (par soi-même ou par autrui), elles peuvent faire l'objet d'une remise en question, d'un ajustement rectificatif sous la forme de reformulations, moyennant une dimension plus explicite (et davantage consciente), en manifestant un retour sur un mot ou une bifurcation, un changement de direction d'ordre discursif. L'ajustement est au cœur de l'échange verbal (et plus généralement dans l'activité langagière qui implique le co-énonciateur, même dans les monologues) dans lequel, à travers les mots, les consciences, les cœurs et les corps entrent en contact de façon harmonieuse mais aussi grinçante, violente, car il y a toujours du jeu entre les représentations et les sujets, l'activité langagière étant permise par le jeu à l'œuvre dans la mécanique des systèmes linguistiques.

« Ajustement » : du terme courant au métaterme culiolien

Au sens usuel, comme au sens technique, on constate ainsi que l'ajustement, en tant que mode d'adaptation, de mise en rapport ou en conformité par rapport à une valeur-repère, laisse de la place pour l'articulation, et donc la marge, le jeu[9], le cas échéant, et qu'il ne faut pas le confondre avec « ajustage » qui suppose davantage un assemblage de dimension exacte. C'est notamment le terme « ajustage » qui est employé par les opticiens pour le réglage des plaquettes et des branches de lunettes[10]. Bien qu'ayant une origine commune, comme indiqué dans la citation du *Dictionnaire historique de la langue française*, ces deux termes diffèrent par le degré de serrage à l'œuvre entre les deux parties à « ajuster ». Il en sera question également dans le cadre de l'acception linguistique de l' « ajustement » dans la TOE, quand il s'agira d'établir si l'ajustement est « strict » (Culioli 1990 : 26) ou « complexe » (Culioli 1990 : 103), ou encore « large, étroit, rigide, mou » (Culioli 2002 : 232) qui mettent en jeu les divers degrés de serrage et de desserrage dans l'ajustement[11].

Dans les pages de cette présentation à la TOE[12], je souhaite m'attacher à définir l'*ajustement* en tant que terme utilisé comme métaterme par Antoine Culioli, et à montrer que ce concept y

[9] Voir Huart et Rieu (dans ce volume).

[10] En anglais, seul l'emploi du terme *adjustment* est possible, formé à partir du verbe *adjust* qui peut aussi donner lieu aux adjectifs *adjustable* et *well-adjusted*. Le *Longman Dictionary of Contemporary English* (2003 : 19) indique que le sens du verbe est proche de celui de *adapt* (« s'adapter ») et propose l'exemple suivant : « *He paused to adjust his spectacles* » (Il s'arrêta pour ajuster ses lunettes ; ma traduction ; mes soulignements). Ainsi, pour traduire la notion d' « ajustage », la notice explicative des lunettes de piscine pour enfants ARENA (Spider JR Goggle Instructions) du 1 juillet 2009 a recours au terme « réglage » en français et à *adjustment* en anglais. Dans une acception davantage sociale, le nom *adjustment* et le verbe *adjust* dénotent l'idée de changement et d'adaptation (voir la version électronique du *LDCE* sur http://www.ldoceonline.com/dictionary/adjustment) ; pour illustrer ce cas de figure, je cite le romancier anglais David Lodge (*Deaf Sentence*, London, Penguin Books, 2008, p. 60) : « *He is a man of great resilience and resourcefulness, who overcame a disadvantaged background and adjusted deftly to changing circumstances.* » (« C'est un homme d'une grande résistance à l'épreuve et doué d'une grande ingéniosité, qui est parvenu à vaincre les handicaps liés à ses origines et à s'adapter avec souplesse aux nouvelles circonstances. » Traduction de Maurice et Yvonne Couturier, *La vie en sourdine*, Paris, Rivages Poche, 2010, p. 95 ; mes soulignements).
Voir Ranger (dans ce volume) concernant l'emploi de *adjustment* pour renvoyer à l'ajustement selon Culioli en anglais, et aussi Albrespit (dans ce volume) au sujet des acceptions anglo-saxonnes de l'ajustement dans les théories linguistiques (cognitives et pragmatiques).

[11] Voir mon introduction (dans ce volume) à ce sujet.

[12] Cette contribution souhaite offrir une introduction à la TOE d'Antoine Culioli. Bien qu'il ne s'agisse pas d'un entretien avec ce linguiste, je tiens à faire entendre sa voix et ce travail sera ponctué par de nombreuses citations,

est doté d'une dimension épistémologique dans la mesure où c'est toute une conception du langage – comme activité des sujets – et de la communication qui s'y trouve engagée :

> « […] l'observation même des phénomènes linguistiques nous contraint à prendre en compte la complexité des faits, leur diversité, leur foisonnement et leur hétérogénéité. Ce constat nous interdit de nous satisfaire d'une conception simplifiée de la communication où cette dernière porterait uniquement sur la transmission linéaire d'une information calibrée dans un milieu neutre et homogène. Il nous faut poser au cœur de l'activité de langage (qu'il s'agisse de représentation ou de régulation) l'ajustement, ce qui implique à la fois la stabilité et la déformabilité d'objets pris dans des champs dynamiques, la construction de domaines, d'espaces et de champs où les sujets auront le jeu nécessaire à leur activité d'énonciateurs-locuteurs. » (Culioli 1990 : 128-129)

Articulation entre activité de langage et langues

L'ajustement est un « concept central » (Normand dans ce volume) dans le modèle culiolien, car il est situé au cœur de « l'articulation entre le langage et les langues » (Culioli 1999b : 17)[13]. Selon Culioli (1990 : 128), l'activité de langage est reconstruite « à partir des observations sur les langues ». On ne saurait l'appréhender en dehors d'études de cas empiriques, pris dans la diversité des langues naturelles (Culioli 1999a : 95). Culioli situe ainsi l'articulation entre l'activité langagière par des sujets et les langues, à la fois dans leur diversité et dans leur spécificité, au cœur même de sa définition programmatique de l'objet de la linguistique[14], et revendique l'originalité d'une telle démarche au sein des divers courants de la recherche linguistique dans nombre de ses travaux[15]. Je citerai un extrait de « La linguistique : de l'empirique au formel » (1987, repris dans *PLE*, 1990 : 14) comme étant représentatif de sa conception de la linguistique :

> « Venons-en donc à l'objet de la linguistique et à une description schématique de ses méthodes. Je dirai que la linguistique a pour objet l'activité de langage appréhendée à travers la diversité des langues naturelles (et à travers la diversité des textes, oraux ou écrits). J'insiste bien sur les deux points : d'un côté, je dis que l'objet de la linguistique est l'activité de langage (elle-même définie comme opérations de représentation, de référenciation et de régulation) ; d'un autre côté, je dis que cette activité nous ne pouvons l'appréhender, afin d'en étudier le fonctionnement, qu'à travers des configurations spécifiques, des agencements dans une langue donnée. L'activité de langage renvoie à une activité de production et de reconnaissance de *formes*, or, ces formes ne peuvent pas être étudiées indépendamment des textes, et les textes ne peuvent être indépendants des langues. » (Culioli 1990 : 14)

---

souvent longues, entrant en résonance les unes avec les autres. Néanmoins, cette présentation n'engage que moi. Elle est issue des trois séances que j'ai animées dans le cadre du Séminaire « Systèmes linguistiques » de l'ERIAC, intitulé « A la découverte de la TOE d'Antoine Culioli », les 24 mars 2009, 12 mai 2009 et 23 février 2010, ainsi que de la conférence du 29 mai 2009 dans le cadre du Master LIS et de la présentation inaugurale à la Journée d'études organisée par mes soins sur l'ajustement le 11 juin 2010, à l'Université de Rouen – d'où sa longueur. Elle s'enrichit également de renvois aux articles du présent volume, cités par ordre alphabétique dans les notes de bas de page.

[13] Voir Culioli (1992 : 4) et Culioli et Normand (2005 : 13-14 ; 32 ; 69-70). Voir aussi de Vogüé (1992 : 79 ; 89-100), Valette (2006 : 262-263) et Normand (2011 : 87-88 ; 92) au sujet de la conception que se fait Culioli du langage.

[14] Ce que Culioli exprime ainsi en anglais : « Language, which is a meaningful representational activity, is only accessible through texts, that is, through patterns of markers which are themselves traces of underlying operations. » (Culioli 1990 : 72) « Le langage, en tant qu'activité de représentation signifiante, n'est accessible qu'à travers les textes, c'est-à-dire des agencements de marqueurs qui sont eux-mêmes les traces d'opérations sous-jacentes. » (ma traduction)

[15] Voir de Vogüé (1992 : 77 ; 83 ; 85) sur le programme culiolien.

De Vogüé (1992 : 88) note l'importance de l'emploi du terme « textes » chez Culioli et en précise la signification métalinguistique : il est question non « de textes écrits » mais de « désigner la matérialité formelle de l'énoncé, en tant qu'agencement de marqueurs, et en tant que constituant la donnée empirique première de toute analyse ». L'énoncé se définit ainsi :

> « Le terme d'énoncé est un très vieux terme, je crois qu'il faut quand même le rappeler. Sénèque traduit par *enuntiativum* le mot *lekton*, qui veut dire « énonçable », qui est ce que les stoïciens appelaient un incorporel, c'est-à-dire quelque chose qui n'a pas de matérialité ; alors que l'énoncé, lui, a une matérialité. Ils emploient donc le mot *lekton*, qui est un participe en –*ton*, qui veut dire, soit employé comme un participe passé « énoncé », soit « énonçable ».
> D'ailleurs après au moyen âge, ça a été d'un côté *dicibile*, le dicible, et d'un autre côté *dictum*, le dit. Et on dit qu'il y a un dictum et un modus, donc une sorte de contenu de pensée, de contenu propositionnel. Et là nous avons une représentation immatérielle, disons même une abstraction, puisqu'on la reconstruit. […]
> Si vous regardez d'où ça vient, en fait vous vous apercevez que dans *enuntiare*, vous avez « faire sortir », « faire apparaître », de telle manière que ça passe de l'un à l'autre, du dicible au dit. » (Culioli 2002 : 26-27)

Normand (2011 : 89-90) évoque la formation de philologue de Culioli[16] pour expliquer cette relation indissociable entre langage et diversité des langues dans sa linguistique. En cela, Culioli est proche de Benveniste. Elle souligne en revanche combien Culioli a à cœur de sortir du structuralisme qui demeure dans « l'ignorance du caractère dynamique » de l'énonciation[17] (2011 : 90). Il n'y a pas que le structuralisme avec lequel la TOE marque sa divergence. Valette (2006 : 261) signale pour sa part que Culioli « se place d'emblée comme le pourfendeur des élucubrations épistémologiques de certains générativistes ». Vogüé (1992 : 99) montre quant à elle que Culioli se place sur le plan de la cognition, ce qui a des conséquences sur sa conception du langage comme *activité* humaine appréhendée à travers les énoncés. En effet, c'est à travers l'activité énonciative de production et de reconnaissance des formes dont les *énoncés* sont le produit que l'on peut espérer accéder au langage et en reconstituer les opérations mentales de fonctionnement[18].

Activité de langage et cognition

Il faut noter que l'activité de langage, en tant qu'« activité de l'espèce humaine » (Culioli 1990 : 14), constitue l'objet même de la linguistique dans la TOE[19]. Elle est par définition une activité des sujets et relève du domaine de la cognition auquel nous n'avons pas directement accès en tant que tel[20]. Il s'agit d'une activité mentale d'ordre symbolique et signifiant, où le cognitif est associé à l'affectif, et donc aux modes d'évaluation/valuation des sujets. Cette

[16] Voir Culioli et Normand (2005 : 21). Valette (2006 : 261) précise que Culioli est un « philologue spécialisé dans les langues germaniques ». Normand (2011 : 89) ajoute « et scandinaves ».
[17] Voir de Vogüé (1992 : 85) et Normand (2011 : 85-88 ; 92) sur l'acception du terme « énonciation » dans la TOE.
[18] A ce titre, Valette (2006 : 261) considère que la TOE apporte « une réponse au modèle générativiste (ou à la dégénérescence du modèle générativiste) » en ce qu'elle est « une théorie de la génération d'énoncé ». En effet, Dufaye (2009 : 76) explique que « dans la TOE, l'idée de dérivation d'une famille paraphrastique repose sur le concept de lexis, qu'A. Culioli présente comme « une forme génératrice d'autres dérivées » (1999a :101) ».
[19] Voir Culioli (1999a : 18 ; 43 ; 95) pour ce qui concerne les articles fondateurs de la TOE.
[20] Voir de Vogüé (1992 : 97-99), Valette (2006 : 264-282), Dufaye (2009 : 26-31) et Normand (2011 : 95-96) à ce sujet. En particulier, Valette affirme que « c'est à une problématique du *caché* que s'attelle Culioli, où se côtoient un tangible, exprimé en termes de *trace*, et un invisible intelligible, exprimé en termes de processus de construction […] » (2006 : 263) ; on aurait donc affaire à une « linguistique cryptologique » (2006 : 264).

activité langagière s'appréhende à travers « les opérations enfouies du travail énonciatif » (Culioli 1990 : 155) qui sont de trois ordres : « opérations de représentation, opérations de référenciation, opérations de régulation[21] » (Culioli 1999a : 161). L'ajustement s'effectue ainsi à un niveau le plus souvent non conscient à ce stade.

(a) opérations de représentation et de régulation

Tout d'abord, il convient d'approfondir le lien entre représentation et cognition : le travail de représentation se situe au niveau cognitif, ce que Culioli appelle le niveau 1 (aussi noté I) des opérations de représentation mentales, à côté des niveaux 2 (ou II) et 3 (ou III) de représentation : « il existe trois niveaux de représentation (niveau I, langage [notions ; opérations] ; niveau II, langues [agencements de marqueurs] ; niveau III, métalinguistique) » (Culioli 1990 : 129). Le niveau 1 (ou I) est défini en ces termes :

> « […] il nous faut construire un système de représentation qui porte sur ce système de représentation qu'est une langue. Or, le problème est compliqué par le fait que nous avons affaire à plusieurs niveaux : le niveau 1 est un niveau de représentation, où représentation renvoie à la représentation mentale (il s'agit de cognition : quand je parle de cognition, j'entends le terme au sens large. L'affect fait partie de la cognition ; il n'y a pas d'un côté le cognitif qui serait du domaine de la rationalité explicite, et l'affectif qui serait le lieu des sentiments et de l'imagination débridée…). […] A tout cela nous n'avons pas accès, au sens d'un accès immédiat. Les médiations, quand on peut les distinguer, seront du ressort de l'anthropologie, d'un côté, et de la biochimie de l'autre. Le linguiste, lui, peut jouer un rôle, mais son médiateur à lui, c'est le texte, qui n'est qu'une partie des traces de cette activité cognitive […] ; quant à l'activité corticale, elle n'est pas de la compétence du linguiste […]. » (Culioli 1990 : 21)

L'activité cognitive des sujets sous-tend l'activité langagière telle qu'elle se manifeste à travers les énoncés qu'ils produisent et interprètent et qui correspondent au niveau 2. Outre les énoncés, il y a les autres pratiques humaines gestuelles d'ordre signifiant, de nature technique et artistique, que Culioli situe en dehors du champ disciplinaire de la linguistique[22]. Les énoncés sont le résultat matériel d'associations et d'ordonnancements de représentations mentales sans « matérialité » (Culioli 1999b : 10) de type notionnel au niveau 1 :

> « Il s'agit donc, à ce niveau, de représentations qui organisent des expériences que nous avons élaborées depuis notre plus jeune enfance, que nous construisons à partir de nos relations au monde, aux objets, à autrui, de notre appartenance à une culture, de l'interdiscours dans lequel nous baignons. » (Culioli 1990 : 21)

Il y est donc question du choix des notions lexicales, de leur situation par rapport aux domaines notionnels qui leur sont nécessairement associés, permettant le passage de la notion à l'occurrence, ainsi construite par le « schème d'individuation » d'une notion[23] (Culioli 1999b : 103), c'est-à-dire le « passage d'une représentation mentale, incorporelle, à une activité permettant de référer » (Culioli 1999b : 10). Culioli justifie le choix du métaterme « notion » de la manière suivante : « il existe, à travers les siècles, un recours au terme (*notio*

[21] Voir aussi Culioli (1990 : 14 ; 26 ; 129) et (1990 : 179) en anglais.
[22] Voir de Vogüé (1992 : 97-99) concernant ce qui relève ou non de la linguistique selon Culioli.
[23] Sur le concept de « notion », je renvoie le lecteur / la lectrice aux articles suivants de Culioli : « Sur le concept de notion » (1990 : 47-65) et « A propos de la notion » (1999b : 17-33). Pour mieux comprendre le concept de « domaine notionnel », se reporter (notamment) à « Structuration d'une notion et typologie lexicale » (1999b : 9-15). Voir également Dufaye (2009) et Filippi-Deswelle (2008). Voir par ailleurs Auroux (1992 : 43 ; 55-57) et Valette (2006 : 278-282) sur la mise en perspective de la « notion » dans la TOE par rapport à la théorie guillaumienne.

en latin, *notion* en anglais ou en français), quand on veut s'attacher à ce travail d'abstraction, à cette construction de représentations organisées qui permet l'ajustement inter-subjectif » (Culioli 1999b : 18). Il s'agit là d'une conception problématisée de la construction de la référence selon laquelle il n'y pas de correspondance terme à terme entre la pensée, le langage et l'univers extralinguistique, ni non plus de communication transparente et harmonieuse entre sujets. Chaque énonciateur se livre à ce « travail d'abstraction » et les représentations mentales qui affleurent à travers son activité énonciative sont donc à reconstruire par autrui.

Dans de nombreux cas, le partage des représentations s'effectue de manière non problématique, quasi naturellement, pourrait-on dire, quand les sujets sont issus de la même culture et parlent la même langue, ayant des propriétés physico-culturelles communes sur lesquelles il y a un minimum de consensus. En effet, le notionnel s'organise par rapport à un pôle de référence qui fait office de centre du domaine, défini soit comme « type » selon une opération d'identification-différenciation par rapport à ce qui mérite le nom de X[24] sans plus, soit comme « attracteur » en fonction de l'introduction d'un gradient, d'une échelle de degrés de qualité plus ou moins conformes à l'idée que le sujet se fait de X par excellence. Culioli ajoute en particulier que « le type est la condition énonciative d'ajustement et de régulation » (Culioli 1999b : 12). L'ajustement intersubjectif est donc cette capacité à rejoindre les représentations d'autrui sur la base de représentations infra-linguistiques communes et donc plus ou moins accessibles par reconstruction.

« A ce niveau aussi s'effectuent des opérations de mise en relation, d'enchaînement, de construction de propriétés composées » précise Culioli (1990 : 21). Les notions lexicales sont en effet ordonnées selon ce qu'il appelle des « relations primitives », qui sont issues de l'univers extralinguistique, des cultures et des sociétés, et qui expriment des relations d'ordre à l'œuvre dans les représentations notionnelles des sujets, de type localisation, inclusion, appartenance, causalité et inférence – que l'on peut représenter métalinguistiquement par des relations de repérage entre une terme repère (apport de détermination) et un terme repéré (support de détermination). Les notions sont donc des complexes de relations d'ordre anthropologique, de sorte qu'il ne faudrait pas « s'imaginer que notions et unités lexicales coïncident, comme si la praxis humaine n'existait pas » (Culioli 1999b : 15)[25] :

> « […] il s'agit d'une forme de représentation non linguistique, liée à l'état de connaissance et à l'activité d'élaboration d'expériences de tout un chacun. Il y a place à ce niveau pour des chaînes d'associations sémantiques où l'on a des « grappes » de propriétés établies par l'expérience, stockées et élaborées sous des formes diverses (en liaison notamment avec des processus de mémorisation : images, activité onirique ou emblématique, etc.). C'est une propriété essentielle de l'activité symbolique, sur laquelle se fonde en particulier le travail métaphorique et le travail d'ajustement intersubjectif qui suppose à la fois stabilité et déformabilité. Cette ramification de propriétés qui s'organisent les unes par rapport aux autres en fonction de facteurs physiques, culturels, anthropologiques, établit ce que j'appelle un **domaine notionnel**. C'est une représentation sans matérialité, ou plutôt dont la matérialité est inaccessible au linguiste. Les notions ne correspondent donc pas directement à des items lexicaux. » (Culioli 1999b : 10 ; gras de l'éditeur)

Il découle de ces observations qu'il existe une forme de régulation au sein même de l'activité représentationnelle des sujets. Il me semble en effet que les opérations de régulation liées à la culture et à l'interdiscours interviennent déjà au niveau notionnel pré-linguistique, ce qui fait dire à Culioli qu'on n'obtient pas du n'importe quoi dans les langues : elles sont sous-tendues

[24] Culioli utilise le symbole P (aussi noté $\mathcal{P}$) dans ses écrits pour renvoyer de façon métalinguistique à la notion et à son couple de valeurs complémentaires (p, p').

[25] Voir aussi Culioli (1999a : 161-162), cité ci-après dans la section *activité épilinguistique en dehors de l'interlocution*, pour une présentation détaillée.

par des relations d'ordre sur un plan notionnel, qui est lui-même issu des représentations physico-culturelles des sujets. Je reviendrai ultérieurement sur le choix épistémologique de la TOE d'intégrer le fait anthropologique au sein même de l'étude et de la compréhension du fait linguistique. Nous verrons également que la TOE défend une conception unifiée de la linguistique, sans séparation entre prosodie, syntaxe, sémantique et pragmatique, ce que Culioli appelle « l'énonciatif ».
Les représentations symboliques sont donc régulées par des opérations de catégorisation et de repérage que l'on va retrouver au niveau de l'agencement prédicatif. La syntaxe des énoncés n'a rien d'aléatoire et participe d'un ordre signifiant, de sorte que syntaxe et sémantique interagissent. Les notions lexicales ordonnées primitivement et orientées syntaxiquement forment un schéma de lexis (ou contenu propositionnel prédicable et énonçable, mais non pas encore prédiqué ni énoncé) ; à ce stade elles entrent en contact avec les notions (ou catégories) grammaticales de la détermination (quantitative et qualitative), de la temporalité, de l'aspectualité, de la modalité et de la diathèse en fonction de la continuité thématique et du flux discursif.

(b) opérations de référenciation, altérité et ajustement

Les opérations de représentation et de régulation rejoignent ainsi celles de la construction de la référence (ou référenciation) au niveau énonciatif. Pour être interprétée, la lexis doit être située, c'est-à-dire entrer dans une relation de repérage[26] par rapport à un complexe de coordonnées spatio-temporelles et intersubjectives, soit les paramètres T et S dans la terminologie culiolienne, qui représentent la situation d'énonciation[27] – ce qui constitue précisément la différence entre *phrase* et *énoncé*. La lexis, devenue relation prédicative puis énoncé par repérage par rapport à une situation ou une classe de situations (d'où le générique), est la trace que ce dernier est lié à toute une famille paraphrastique d'énoncés de sorte que l'énoncé ainsi construit n'est pas isolé car il entre dans une relation de repérage et de complémentarité par rapport à d'autres possibles. Et cela dès le niveau notionnel car le domaine notionnel de l'occurrence issue d'une notion est représenté comme un espace topologique délimité en zones de plus ou moins grande conformité, l'Intérieur (I), la Frontière (F) et l'Extérieur (E), à savoir ce qui correspond totalement à ce qui a les propriétés physico-culturelles de X (« vraiment X »), à côté de ce qui s'en éloigne tout en s'y apparentant dans une moindre mesure (« pas vraiment X ») et de ce qui n'a plus rien à voir avec X (« vraiment pas X ») – F et E représentant le complémentaire notionnel (linguistique, et non mathématique) de I. Cela permet à Culioli de théoriser l'opération de négation et de placer l'altérité (notionnelle ; (inter)subjective) au cœur même des opérations de représentation, référenciation et régulation. C'est parce qu'il y a le choix, pour les paradigmes du système linguistique et non pour les sujets[28], entre plusieurs formulations énonciatives possibles, c'est

[26] Voir Boisson (2006) pour une lecture critique de la relation de repérage dans la TOE. Voir en contrepoint Dufaye (2009) sur le caractère opératoire de la modélisation dans la TOE.

[27] « L'énonciatif, c'est une partie de tout un travail de mise en relation, qui concerne d'un côté des relations entre des représentations notionnelles, ce qui s'appelle relations primitives, d'un autre côté, par rapport à un schéma prédicatif, l'assignation d'une orientation, l'instanciation de places, et là aussi vous avez affaire à des opérations. Et puis ensuite, vous avez des opérations complexes de *plongement*, par lesquelles on « plonge » donc, un objet en voie de constitution dans un système de références, un système de repérage avec des coordonnées espace-temps et intersubjectives. » (Culioli 2002 : 36)

[28] Voir les travaux de Trévise (et Sekali) (sous presse) sur le paramétrage du sens et la violence du système linguistique qui impose l'emploi de tel ou tel marqueur en contexte. Par exemple, le recours au passif ou à l'actif est imposé par la thématisation et la cohésion discursive. Ainsi il existe des paradigmes linguistiques, mais pas de choix entre prétérit simple et prétérit en *be + -ing*, pour citer un autre cas de figure : il ne faudrait pas penser que les locuteurs sont libres dans ces ajustements dans la mesure où l'activité langagière est largement épilinguistique, et échappe le plus souvent à leur contrôle conscient.

parce qu'il y a du jeu dans les représentations, que les sujets se livrent au nécessaire travail d'*ajustement* :

> « En d'autres termes, il n'y a pas de marqueur isolé, il n'y a pas de marqueur sans la trace mémorisée de sa genèse, il n'y a pas de marqueur (ou d'agencement de marqueurs) qui ne soit issu de l'ajustement de deux représentations complémentaires appartenant au même domaine d'une catégorie notionnelle ; tout objet (méta)linguistique recèle une altérité constitutive. C'est le travail énonciatif de repérage (subjectif et intersubjectif ; spatio-temporel ; quantitatif et qualitatif) qui, en composant l'ajustement complexe des représentations et des énonciateurs, supprime, met en relief, ou masque cette altérité. Dit de façon différente, cela nous rappelle que l'on ne peut pas construire de figures sans déterminer et délimiter : *omnis determinatio est negatio…* » (Culioli 1990 : 103)

Deux types d'ajustement sont à l'œuvre : notionnel et intersubjectif. Toute représentation fait l'objet d'un travail énonciatif de repérage, d'une part en termes d'ajustement *notionnel* de l'occurrence par rapport à la notion typique – ce qui relève d'un ajustement complexe, transindividuel et subjectif[29] –, et d'autre part en termes d'ajustement intersubjectif entre les représentations plus ou moins partagées des énonciateurs[30]. L'ajustement *inter-sujets* est lui-même encadré par des lois sociolinguistiques et discursives (politesse ; âge, sexe et statut des sujets ; gestion des tours de parole et des « faces » ; « lois du discours ») qui constituent la compétence rhétorico-pragmatique[31] des énonciateurs. Il existe ainsi une forme spécifiquement intersubjective de régulation à vocation sociale[32], en plus de la régulation infra-linguistique au niveau des relations primitives et du système linguistique – définie comme « cette activité de régulation qui correspond au rôle des parents qui vont « corriger » la production langagière de leurs enfants par exemple » (Culioli 1985 : 25).

Une conception dynamique de l'activité de langage et de la communication

Les opérations de représentation, référenciation et régulation, à l'œuvre dans l'activité énonciative, reflètent les opérations de repérage fondamentales que sont l'identification et la différenciation. Les représentations font l'objet de régulations physico-culturelles et sociales, ce qui place l'altérité et, partant, la possibilité même du jeu[33], au centre d'une conception « dynamique » (Culioli 1999b : 18) de l'activité de langage et de la communication dans la TOE dans la mesure où les outils de description métalinguistique renvoient à des construits théoriques rendant compte du « travail » énonciatif de construction de la signification par les

[29] Culioli (1985 : 28) précise à ce sujet qu' « on retombe sur le vieux problème de langue-parole, de la singularité subjective par rapport à la stabilité trans-individuelle » dans la mesure où « vous avez toujours des propriétés réferentielles qui à la fois sont stables sociologiquement et qui vont varier de personne à personne » (1985 : 31 ; soulignements de l'éditeur).

[30] Voir Bourdier et Leroux (dans ce volume).

[31] Voir Kerbrat-Orecchioni (1986), et aussi Ducrot (1972) – sans oublier Grice (1975).

[32] Culioli définit la « régulation par autrui » comme relevant de « conduites qui sont toujours verbalisées » (1985 : 25) : « Chacun d'entre nous structure tout un domaine notionnel d'occurrences, de représentations que nous nous donnons de telle manière que, le cas échéant, par notre relation à autrui, nous comparons nos façons de désigner » (Culioli 1985 : 89) ; « Nous faisons toujours comme si nous avions des types stabilisés et en fait, ils sont toujours soumis à cette régulation qu'est l'activité de langage. Ce peut être la régulation d'autrui ou la sienne propre. Un type historiquement réalisé, pour une communauté donnée, à un certain moment n'est pas stable cependant » (Culioli 1985 : 27 ; soulignement de l'éditeur). La régulation inter-/intra-subjective est ce qui permet l'ajustement, notamment l'ajustement notionnel (voir Rieu dans ce volume).

[33] Le « jeu » dont il est ici question s'entend comme marge ou espace investi(e) par les variations de représentations notionnelles, de connaissances encyclopédiques et rhétoriques, et d'appréciations subjectives d'énonciateur à énonciateur.

sujets à travers leur « activité langagière » (Culioli 1999a : 19), manifestée, rappelons-le, dans la production et la reconnaissance des énoncés. L'activité langagière est elle-même le lieu d'ajustements de types divers parce que l'énonciation s'élabore dans l'interaction (Culioli 1990 : 129) et donne lieu conjointement à l'intra- et l'inter-compréhension. Chaque sujet évalue et réévalue sans cesse ses représentations par rapport à lui-même et à autrui.
Force est de constater que l'ajustement, sous la forme d'ajustements divers, intervient à tous les niveaux, notionnel, prédicatif et énonciatif – ce que je développerai ultérieurement. Il est même déjà à l'œuvre, comme je le suggérais plus haut, à un niveau pré-linguistique, sous la forme d'opérations de régulation concernant l'activité de langage envisagée sous l'angle de ce que Culioli appelle la « rationalité silencieuse » des sujets « d'ordre pratique », ou encore « l'épilinguistique » (Culioli et Normand 2005 : 49 ; 72-73). Je vais m'employer à définir la régulation épilinguistique donnant lieu, sur les plans intra- et inter-subjectifs[34], à un ajustement soit de type notionnel, soit de type paraphrastique manifestant un recul métalinguistique, sans que les sujets en aient pour autant conscience.

Intériorité de l'activité de langage et activité épilinguistique en dehors de l'interlocution

J'insisterai, à ce stade de la réflexion, sur la dimension intériorisée et non consciente de l'activité épilinguistique des sujets. Les énonciateurs se livrent, de manière implicite et structurelle, à l'activité de langage « signifiante, donc multiple et adaptable » (Culioli 1999b : 163), dans un mouvement d'ajustement, de tension vers des représentations qu'ils ne maîtrisent pas nécessairement : « Au lieu de représentations d'ordre classificatoire, conservées en magasin, inertes et inaltérées, nous nous apercevons que nous avons à faire à des représentations qui ne cessent de se réorganiser et de se déformer » (Culioli 1999b : 18). Cela concerne notamment l'évolution des langues et des mots au niveau transindividuel. Chez Culioli, il n'y a pas de séparation entre le diachronique et le synchronique, comme le rappelle Normand (2011 : 90 et dans ce volume), qui précise également que l'épilinguistique est indissociable d'une forme de « rationalité non-verbale » (2011 : 95).
Pour définir cette activité épilinguistique d'ordre immatériel, on pourrait dire que, chez les sujets, ça représente, ça travaille et retravaille les représentations, dans une dynamique de régulation symbolique et interprétative, qui se rencontre aussi au plan individuel :

> « Notre activité mentale est une activité qui continue, à mon avis – un avis fondé sur les observations, mais je n'irai bien évidemment pas jusqu'à dire : voilà comment cela fonctionne – de telle manière *qu'elle suppose un travail incessant en dehors même de notre position de locuteur* ; si j'ai introduit le terme d'énonciateur et de co-énonciateur, c'est en partie pour cette raison : c'est parce que *nous n'avons pas une activité de langage simplement quand nous parlons avec autrui*. » (Culioli 2002 : 28, note 26 ; italiques de l'éditeur)

Sur un mode non conscient, les énonciateurs se livrent à un travail de réélaboration notionnelle qui n'est pas dépendant de la « mécanique interlocutoire » (Culioli 1990 : 130).
Or, à côté de cette activité représentationnelle et régulatrice non-consciente, il y a aussi une activité d'évaluation paraphrastique des énoncés, pas forcément verbalisée, même si elle l'est dans bien des cas, comme nous le verrons dans la section suivante. L'énonciateur se met en position extérieure à la langue afin de mettre en relation « modèle » et « réalisation » :

[34] J'appelle « intrasubjective » la relation de soi à soi, et « intersubjective » la relation de soi à autrui. Voir Filippi-Deswelle (2010) sur *though* dans *L'Altérité dans les théories de l'énonciation*, L. Dufaye et L. Gournay (éds). Voir également Bourdier (dans ce volume).

> « Le langage est une activité qui suppose, elle-même, une perpétuelle activité épilinguistique (défini comme « activité métalinguistique non consciente »), ainsi qu'une relation entre un modèle (la *compétence*, c'est-à-dire l'appropriation et la maîtrise acquise d'un système de règles sur des unités) et sa réalisation (la *performance*) dont nous avons la trace phonique ou graphique, des textes [note 3]. [note 3 : On évitera ici toute assimilation de *compétence* à *langue* et de *performance* à *parole*. Chomsky lui-même est fort circonspect sur ce point.] » (Culioli 1999a : 19 ; italiques de l'éditeur)

Cette activité épilinguistique affleure notamment lorsque l'énonciateur revient sur les énoncés déjà produits : « Regulation plays a central role in language activity : (1) the system is self-regulated through the subjects' unconscious (as well as conscious) reflexion on their own language activity, hence a never-ending transforming and deforming process […] » (Culioli 1990 : 181)[35]. Reprenons, à travers une citation longue, la présentation des trois niveaux de représentation chez Culioli afin de développer les définitions des niveaux 2 et 3 et de situer l'activité épilinguistique par rapport à cette tripartition des opérations de représentation dans le modèle culiolien :

> « Les opérations de représentation jouent, elles-mêmes, sur trois niveaux de représentation : un premier niveau, qui n'est, au demeurant, pas un niveau initial absolu, que nous appellerons *notionnel*.
>
> Ce niveau est celui de nos représentations mentales, liées à notre activité cognitive et affective, qu'il s'agisse de notre activité sensori-motrice dans le monde physique ou de nos élaborations culturelles. En fait, il n'existe pas de notions, en tant que faisceaux de propriétés, qui ne soient d'ordre physico-culturel. Dit autrement, il n'existe pas de séparation radicale entre les propriétés physiques, hors culture, et les propriétés issues d'une culture. Cette dernière est, elle-même, le plus souvent imbriquée avec des pratiques techniques, où le geste et l'outil se combinent dans des conduites signifiantes, ritualisées ou non […].
>
> Ces propriétés physico-culturelles vont être organisées en notions, par la constitution d'un domaine muni de propriétés formelles. Les notions sont des représentations inaccessibles en tant que telles, mais que nous appréhendons à travers ces traces matérielles que sont les textes (il s'agit en effet surtout de traces textuelles, mais on prendra aussi en compte les gestes, y compris les gestes faciaux que sont les mimiques et les gestes phoniques que sont la prosodie ou l'intonation).
>
> Ces traces textuelles nous fournissent le second niveau (niveau II par rapport au niveau précédent ou niveau I), donc des représentations de niveau II ; celles-ci peuvent être décrites comme des agencements de marqueurs, où *agencement* indique que l'on n'a pas affaire à des formes quelconques (il existe des règles de bonne formation), tandis que le terme *marqueur* renvoie à l'indication perceptible d'opérations mentales, qui font passer du niveau I, dont nous n'avons que la trace, au niveau II qui est précisément le lieu où s'agencent les traces sous forme d'énoncés.
>
> Il existe un troisième niveau de représentation (niveau III), qui nous fournit les représentations métalinguistiques des représentations de niveau II. Ce niveau III est construit de façon explicite par le linguiste lorsqu'il élabore un système de représentation métalinguistique, en vue de modéliser les observations. Mais on ne saurait réduire l'activité métalinguistique à cette pratique du linguiste. De façon plus générale, tout sujet a une activité métalinguistique non-consciente (activité épilinguistique) qui s'entremêle avec son activité métalinguistique explicite (ce qui ne veut pas forcément dire « consciente »), chaque fois qu'il réfléchit sur son expérience d'une (ou plusieurs) langue(s). » (Culioli 1999a : 161-162 ; italiques de l'éditeur)

[35] « La régulation joue un rôle central dans l'activité de langage : (1) le système s'autorégule à travers la réflexion inconsciente (et aussi consciente) des sujets sur leur propre activité langagière, d'où un travail incessant de transformation et de déformation […]. » (ma traduction)

Le linguiste se fixe pour tâche de comprendre le niveau 2 (ou II) et de simuler les opérations mentales de niveau 1 (ou I), seulement accessibles à travers les traces constituées par les énoncés (niveau 2 ou II), par l'intermédiaire de la construction d'un système de représentation métalinguistique, à la fois externe aux langues et stable d'un linguiste à un autre, capable de rendre compte de l'invariance et des variations à l'œuvre dans l'activité langagière des sujets. Ce travail conscient et méthodique du linguiste rejoint celui de l'énonciateur ordinaire quand ce dernier glose ses énoncés afin de les rendre davantage accessibles à soi-même ou à autrui, dans une démarche réflexive sur la langue. Le linguiste rend simplement conscient et systématique ce travail de prolifération des énoncés sur eux-mêmes (par établissement de « familles paraphrastiques ») ; en construisant des « observables », il est en position extérieure et se forge des outils théoriques appropriés pour les modéliser. Ainsi le programme culiolien est indissociable de sa méthode allant de « l'empirique au formel », du niveau 2 (ou II) au niveau 3 (ou III) pour espérer remonter par simulation au niveau 1 (ou I) :

> « Lorsque le linguiste se fait sujet énonciateur, il construit des familles paraphrastiques, c'est-à-dire des classes d'équivalence : on a affaire ici, non plus à des termes simples, mais à des termes complexes ou énoncés, et les propriétés de ces familles sont fort différentes d'une classe distributionnelle. […] Très vite, on s'aperçoit que l'on a besoin d'un système métalinguistique qui ne soit pas un jeu d'étiquettes, mais qui permette de représenter la dérivation paraphrastique. » (Culioli 1999a : 74-75)

De Vogüé (1992 : 101) fait remarquer que les relations entre le niveau 1 et le niveau 2 relèvent d'un « jeu d'ajustement » car il n'y a pas de correspondance bi-univoque entre eux – il en va de même entre les niveaux 2 et 3[36]. Normand (2011 : 91 et dans ce volume) souligne l'importance des co-textes et la nécessité de faire apparaître des « impossibles en langue »

[36] Voir Valette (2006 : 265-275) et sa présentation critique des trois niveaux de représentation chez Culioli. Il commente notamment Culioli (1999a : 96) – également cité par Auroux (1992 : 43) et Dufaye (2009 : 26) – : « […] il nous faut simuler la relation opérations-marqueurs grâce à une construction métalinguistique. » Il fait remarquer que « cette idée de simulation, caractéristique de la pensée computationnelle, est un garde-fou contre le danger qu'il y a à confondre les niveaux I et III » et pose la question suivante : « Comment ne pas tomber dans le piège de la circularité ? » (2006 : 270). Il critique alors la « représentation descendante fléchée, pédagogique certes, mais peut-être légèrement équivoque » (2006 : 271), allant des notions à l'énoncé (« construction ontologique du sujet »), que font Fuchs et Le Goffic (1992 : 147), en soulignant que, dans la « construction métalinguistique », « les flèches, logiquement, remontent de l'énoncé aux notions ». Il importe en effet, d'insister sur le fait que « en principe, l'opération métalinguistique ne se confond pas avec l'opération cognitive » (2006 : 271 ; voir aussi p. 269). De même, Dufaye (2009 : 27) met en garde contre la linéarité « apparente » de l'enchaînement des niveaux « 1 → 2 → 3 » et propose une représentation plus complexe avec un jeu de doubles flèches qui indique que si l'on peut passer du niveau 1 au niveau 2 et inversement, du niveau 2 au niveau 3 et inversement, on ne peut passer que du niveau 3 au niveau 1, avec un chemin barré du niveau 1 au niveau 3. Pour reprendre les termes de Auroux (1992 : 43), on se situe dans la perspective de « l'hypothèse optimiste de la simulation » selon laquelle « il n'y a pas un moment où vous seriez dans la pensée et un autre où vous seriez dans le langage. Vous êtes toujours dans le métalinguistique, c'est-à-dire dans la représentation du langage. » Ainsi, bien que la TOE se donne pour tâche de représenter les opérations mentales sous-jacentes à l'activité de langage des sujets, elle n'est pas une « psychologie » dans la mesure où « une psychologie est une représentation de niveau 2 et non de niveau 3. » Dufaye (2009 : 29-34) compare la conception de la cognition chez Culioli à celle de la linguistique cognitive, et fait remarquer que, si l'on peut admettre que « deux disciplines [la linguistique et la psychologie] présentent des convergences théoriques […] on peut faire l'*hypothèse* que ces compatibilités révèlent des principes communs au niveau des processus mentaux. Autrement dit, on peut supposer que l'on a, peut-être, affaire à des « invariants cognitifs ». La linguistique cognitive se caractérise par la tendance inverse puisqu'elle part d'invariants cognitifs présumés pour analyser le matériau linguistique » (p. 33). Voir Albrespit (dans ce volume) au sujet de la comparaison entre les théories cognitives et la TOE, qui se caractérise par « le postulat de l'existence d'une partie 'dure', d'invariants langagiers, de formes schématiques, c'est-à-dire d'une formalisation », dans la mesure où la construction des valeurs référentielles ne se fait pas uniquement en contexte, contrairement à « l'optique interactive » où « le sens ne se construit qu'en discours ».

dont il convient de rendre compte dans l'analyse. Elle rappelle combien Culioli a à cœur de se démarquer des pratiques alors en vigueur, à l'instar de de Vogüé (1992 : 85-86) qui explique que « cette méthode » est « une crititique du structuralisme stricto sensu ». Le linguiste appliquant la méthode culiolienne adopte alors une posture épistémologique faisant la part belle à une forme d'ajustement qui consiste à préciser le sens, en l'opposant aux nuances autres des paraphrases : il introduit du jeu par le biais de ses manipulations à visée problématisante étant donné que « tout énoncé se voit rapporté à une série de gloses qui en 'ajustent' le sens » (de Vogüé 1992 : 101), allant du grammatical à l'agrammatical, de l' « énonçable » à l' « inénonçable » (Normand 2011 : 93). Il fait entrer en contact ses représentations métalinguistiques explicatives et les représentations mentales des énonciateurs, résultant d'opérations de représentation, de référenciation et de régulation rendues plus ou moins accessibles à travers leurs énoncés, afin d'en dévoiler la grammaire énonciative sous-jacente :

> « Dès que l'on travaille de façon fine, on se heurte à cette question de la collecte de données fiables. Une fois de plus surgit la nécessité du travail théorique : il s'agit cette fois de construire une théorie des observables. […] En d'autres termes, le linguiste travaille sur des formes (c'est-à-dire des séquences textuelles), et ces formes, il ne va pas les prendre telles qu'elles sont (on n'aurait dans ce cas que des régularités séquentielles), mais il va les faire travailler sur elles-mêmes et les soumettre à cette forme d'évidence qu'est le jugement d'acceptabilité. En cela, le linguiste fait affleurer, par sa pratique, cette activité métalinguistique non-consciente qui est au cœur de l'activité de langage, et que l'on peut constater déjà chez l'enfant. Cette pratique du linguiste est à la fois dans le droit fil de notre activité cognitive et, en même temps, frappe souvent comme perverse et anti-naturelle, voire délirante. Surtout quand on s'adonne à ces manipulations qui recherchent, comme on l'a vu, la fabrication de séquences « inénonçables ». (Culioli 1990 : 17-18-19)

La pratique du linguiste consiste donc à se livrer en toute conscience à son activité épilinguistique d'énonciateur, c'est-à-dire à se forcer consciemment à produire des paraphrases dont il ne saurait dire pourquoi elles sont énonçables. En rendant explicite et contrôlable cette dimension épi-, et en rendant compte de l'acceptabilité des paraphrases ainsi produites, il confère à cette activité un statut méta-linguistique en se rapprochant de la métalangue du sujet natif. C'est la raison pour laquelle « cette pratique du linguiste » s'inscrit « dans le droit fil de notre activité cognitive ». Le locuteur, quant à lui, fait également ce travail d'ajustement énonciatif en produisant des reformulations. Ainsi, la régulation épilinguistique propre à l'activité cognitive – en tant que travail incessant et non conscient de transformation et de déformation – côtoie l'expression d'une grammaire subjective que l'énonciateur met en œuvre de manière naturelle chaque fois qu'il établit une relation d'ajustement entre « modèle » et « réalisation ». Cette dernière affleure plus particulièrement dans les explicitations et les reformulations spontanées des sujets indiquant que nous « nous mettons en position métalinguistique par rapport aux textes que nous produisons et reconnaissons » (Culioli 1990 : 42), c'est-à-dire dans une position de recul émanant de notre intuition de natif. Normand (2011 : 95) parle plus généralement de « rumination des locuteurs tâtonnant à produire leurs énoncés ».

Extériorité de l'activité de langage et activité épilinguistique au sein de l'interlocution

Lorsqu'il est question d'énoncer, l'énonciateur est pris dans un processus de recherche de la prise en charge énonciative appropriée. Or l'énonciation n'aboutit pas toujours à un construit sémantique stabilisé une fois pour toutes, de sorte qu'il y a parfois lieu de revenir sur les

énoncés produits quand leur interprétation n'est pas partagée. Culioli postule qu'il y a un travail linguistique inconscient dès le niveau 1, auquel on ne peut avoir accès si ce n'est par l'intermédiaire de ce qu'il appelle les « gloses épilinguistiques » – « ces textes qu'un sujet produit lorsque, de façon spontanée ou en réponse à une sollicitation, il commente un texte précédent » (Culioli 1999a : 74) – par opposition à l'activité paraphrastique réfléchie du linguiste :

> « Nous parlons de *glose* et non de *paraphrase*, afin de réserver ce dernier terme à une activité réglée, donc contrôlée par l'observateur […], alors que la glose renvoie à la pratique langagière du sujet énonciateur.
>
> Quant au qualificatif *épi-linguistique*, il désigne l'activité métalinguistique non-consciente de tout sujet [Note 4] et se distingue donc de l'activité métalinguistique délibérée. [Note 4 : Nous nous voyons forcés de ne mentionner qu'en passant cette question capitale, que masque chez de nombreux chercheurs l'emploi du mot *compétence*.] » (Culioli 1999a : 74 ; italiques de l'éditeur)

Or, le linguiste, comme l'énonciateur, se situe dans un rapport d'extériorité aux énoncés ; tandis que le premier recherche explicitement cette posture métalinguistique, le second y a part à travers sa simple pratique de locuteur cherchant à préciser sa pensée, le plus souvent dans une démarche d'ajustement inter-sujets, sans toutefois en avoir forcément conscience. Normand (2011 : 95 et dans ce volume) évoque là le nouveau concept culiolien de « geste mental »[37] lié à cette position extérieure du sujet[38].

> « Or, les gloses épilinguistiques forment une bonne partie de notre discours quotidien et jouent un rôle important dans le discours explicatif d'un informateur qui veut faire saisir le sens d'une phrase dans une langue étrangère ou la signification d'un énoncé mal interprété. Mais, on néglige presque toujours ces gloses épilinguistiques alors qu'elles sont une précieuse source de renseignements linguistiques et, à leur manière, constituent un système de représentations interne à la langue, c'est-à-dire une métalangue non totalement contrôlable. Ainsi, la phrase « L'homme qui est venu hier portait bien un imperméable beige » a été glosée comme suit : « Eh bien, il y a quelqu'un qui est venu hier, et ce quelqu'un, c'est un fait qu'il portait effectivement un imper beige ». On voit à ce moment-là affleurer un certain nombre de relations qui n'apparaissaient peut-être pas aussi clairement auparavant. Lorsque le sujet énonciateur se fait (à sa manière) linguiste, il produit des gloses. » (Culioli 1999a : 74)

Précisons qu'il se fait « linguiste » au sens où les familles de paraphrases du linguiste et ses gloses sont issues de l'épilinguistique même si le but et l'origine sont métalinguistiques. De Vogüé (1992 : 101) précise que « la glose est un énoncé portant sur un énoncé » dans le cadre de l'activité épilinguistique des sujets, et qu'en tant que telle, « celle-ci est constitutive de la faculté même du langage, puisque le propre des représentations langagières est de procéder par ajustements » dans la mesure où la réflexivité est inhérente aux propriétés du langage, qui peut ainsi proliférer sur lui-même.

Le niveau 3 est donc aussi bien le lieu d'une activité de représentation métalinguistique (du linguiste) que celui d'une activité épilinguistique (du locuteur / du linguiste sujet natif), d'où peut s'exercer une mise en perspective fructueuse de la signification des énoncés. D'un côté, on a recours à une métalangue que l'on souhaite maîtriser, de l'autre à une pratique livrant

[37] Culioli parle de « geste mental » dans ses récentes conférences parisiennes organisées par le groupe « TOPE » (27 mars 2009 et 6 mai 2011) pour renvoyer au travail cognitif du niveau 1.

[38] Voir Valette (2006 : 278) qui s'interroge sur une transgression de « l'interdit de la théorie, à savoir, du niveau 1 des représentations cognitives » : « Culioli aurait-il renoncé à ses exigences théoriques ? S'est-il finalement décidé à traiter de ces représentations mentales dont il avait proscrit l'accès dans les années soixante ? » Normand se pose également la question et répond par l'affirmative pour ce qui concerne l'épilinguistique.

« une métalangue non totalement contrôlable » (Culioli 1999a : 74) : dans les deux cas, on est en présence d'une activité de représentation dynamique et ajustable simulant le travail cognitif de niveau 1. Comme les paraphrases du linguiste, les gloses épilinguistiques des sujets « constituent un système de représentations interne à la langue » (Culioli 1999a : 74), donnant nécessairement accès à cette intériorité depuis une position extérieure et réflexive sur les énoncés. Il faut préciser que dans le cas de l'épilinguistique, « il y a du métalinguistique, mais pas de métalangage, au sens d'un langage extérieur à la langue-objet » (Culioli 1990 : 41) : il y a un recul métalinguistique. S'il convient de maintenir une distinction entre les deux types d'activité métalinguistique (consciente et non-consciente), c'est que Culioli souhaite rompre avec une approche naïve basée sur l'intuition descriptive et explicative du fait grammatical. Il ne peut en effet y avoir de théorie linguistique en dehors de la pratique métalinguistique raisonnée du linguiste qui

> « à un moment donné, construit un système de représentation métalinguistique afin de pouvoir (1) représenter les phénomènes grâce à des représentants ayant des propriétés formelles construits à partir de termes primitifs et selon des procédures régulières, décrochées des empiètements intuitifs, (2) calculer. » (Culioli 1990 : 41)

De Vogüé (1992 : 100-101) insiste sur l'importance du terme « calculer » dans la mesure où « le formalisme se distingue de la notation, en ceci qu'il permet un calcul » car « l'activité métalinguistique est travail d'ajustement », au sens ici d'interprétation (de traduction) d'un sens en construction. Ce qui n'empêche pas Culioli d'être tout à fait conscient de la nécessaire relativité attachée à toute entreprise scientifique de modélisation et d'adopter une attitude épistémologique à la fois positive et prudente :

> « Il va sans dire que le système de représentation métalinguistique ne sera jamais strictement extérieur, jamais totalement adéquat, jamais univoque, jamais partout homogène, et cela fait aussi partie du travail théorique. Rien ne dit d'ailleurs que notre activité cognitive et notre activité épilinguistique soient correctement représentées par notre système de représentation métalinguistique, au sens réaliste de « correctement », mais nous sommes amenés à poser que nos calculs renvoient à des opérations, les simulent, sans plus. » (Culioli 1990 : 41)

L'ajustement, c'est-à-dire dans ce cas ce qui caractérise le dynamisme même de l'activité épilinguistique, concerne donc le niveau infra-linguistique de l'activité de langage préparatoire à la production-reconnaissance des énoncés, de même que les niveaux linguistique et métalinguistique de la production-reconnaissance des énoncés. Il est à l'œuvre, pourrait-on dire, avant, pendant et après leur construction/déconstruction/reconstruction, dans la mesure où les énonciateurs évaluent et réévaluent sans cesse leurs énoncés en fonction de leur adéquation à la « bonne forme », à la « bonne valeur » : l'ajustement découle donc aussi d'une régulation de nature téléonomique[39] (ou appréciative[40]) à travers le travail de catégorisation et de repérage au sein du domaine notionnel, puis du domaine de validation lorsqu'il s'agit de munir la relation prédicative d'un site énonciatif, et donc d'un repérage par

[39] Culioli définit en ces termes l'ajustement téléonomique : « ajustement que, selon mon usage technique, j'appelle *téléonomique* et qui, en tout cas dans l'une de ses dimensions, se ramène à *bon / mauvais* (« bon » : heureux, bénéfique, avantageux, honorable, réussi / « mauvais » : malheureux, néfaste, désavantageux, déshonorant, raté) » (Culioli 1999b : 137 ; aussi 1985 : 105). Voir Rieu (dans ce volume) sur le domaine qualifié que l'on peut rattacher à la téléonomie : « Nous aurons toujours une relation à la valuation liée à un phénomène de bon-mauvais/attractif-répulsif/bénéfique-maléfique » (Culioli 1985 : 36).
Voir également Normand (2011 : 93) au sujet de la « bonne forme ». A noter que « téléonomique » est souvent dissocié de la valuation, exprimant simplement l'idée de fin (*telos*).

[40] Voir Bourdier (dans ce volume) qui établit une distinction entre ajustement téléonomique (*shall*) et ajustement appréciatif (*should*).

rapport aux coordonnées spatio-temporelles et intersubjectives de la situation d'énonciation, afin de pouvoir non seulement représenter mais aussi référer (Culioli 1990 : 181).

Intégration du pragmatique et de l'anthropologique

L'articulation entre l'activité de langage et les langues est donc constitutive du programme culiolien qui se donne comme objectif « la construction d'une théorie unifiée » (Culioli 1990 : 128), qui ne fait pas de distinction étanche entre morphologie, syntaxe, sémantique et pragmatique, sans oublier la prosodie[41], dans le cadre de ce que Culioli appelle « une théorie générale de l'énonciation » – dans laquelle « on ne sépare pas, dans les règles méta-linguistiques, les opérations prédicatives des opérations énonciatives » (Culioli 1999b : 44). En effet, « l'énonciatif » se caractérise par « l'absence de barrières entre la sémantique, la syntaxe et la pragmatique » (Culioli 2002 : 39)[42].
Culioli insiste sur la dimension bio-physico-culturelle des représentations des sujets – les relations primitives – tout en faisant toute sa place à « tout un ensemble de connaissances, dont ce qu'on a pu appeler des présupposés » (Culioli 2002 : 92), c'est-à-dire aux savoirs partagés issus des pratiques humaines indissociables de leur plongement dans telle partie du monde et telle société, et associant le corporel et le cognitif. Il fait la synthèse de sa méthode d'analyse qui intègre tous les secteurs de la linguistique, voire de l'extra-linguistique, et par là la « pragmatique » au sens anglo-saxon du terme :

> « Vous vous apercevez que vous avez affaire à des phénomènes complexes. Où vont entrer en ligne de compte des mises en relation d'ordre sémantique et ce que j'appelle des relations primitives, et des relations prédicatives, que l'on appelle très souvent « structurales » ou « proprement syntaxiques », des relations énonciatives de mise en valeur de tel terme par rapport à tel autre terme. Avec des changements, qui se produisent parce qu'on va ajouter tel déterminant ou tel autre. Vous allez avoir l'intonation, qui va jouer un rôle extrêmement important. Vous allez avoir la situation, parce que c'est elle qui va réguler dans une large mesure le jeu des références. Ces références, elles sont ajustées entre les sujets. Vous allez avoir aussi le rôle des contextes, le rôle des sous-entendus, le rôle des présupposés culturels. » (Culioli 2002 : 23-24)

[41] Culioli décrit sa démarche programmatique de la manière suivante en anglais : « One is obliged to work from observations towards problematics (formal problem-constructing and problem-solving procedures) and then work back toward the data. […] To set oneself this goal means not laying down, on principle, the limits between prosody, syntax, semantics and pragmatics. […] I claim that we can provide a unified theory which will integrate phenomena which at present are treated separately in different sectors » (1990 : 72-73). La version française figure dans Culioli (1999a : 96).

[42] « Alors, la séparation entre syntaxe, sémantique, pragmatique… je ne sais pas, moi : est-ce que c'est vraiment trop demander que de demander de tenir plusieurs fils à la fois ? » (Culioli 2002 : 36)
La note 31 de Michel Viel dans Culioli (2002 : 31) explicite le fait que la « trichotomie syntaxe – sémantique – pragmatique, en tant que divisions de la « sémiotique », remonte à Charles Morris, linguiste et philosophe américain (1901-1979), *Foundations of the Theory of Signs*, Chicago, 1938. Morris a fait connaître aux Etats-Unis les philosophes du Cercle de Vienne comme Wittgenstein (1889-1951) et Rudolf Carnap qui, dans son livre *Introduction to Semantics*, Harvard University Press, 1942, p. 9, écrit : « Si dans une investigation, on se réfère uniquement à celui qui parle, ou, en termes plus généraux, aux usagers du langage, nous attribuons cette investigation à la pragmatique (il importe peu pour cette classification qu'on se réfère, dans cette investigation, aux objets désignés par les termes du langage ou non). Si nous faisons abstraction des usagers du langage et si nous analysons seulement les expressions et leurs significations, nous nous trouvons dans le domaine de la sémantique. Et si finalement, nous faisons abstraction des significations pour analyser uniquement les relations entre expressions, nous entrons dans la syntaxe. La totalité de la science du langage, se composant des trois parties mentionnées, forme la sémiotique. »

La TOE est donc définissable comme une « pragmatique intégrée » (Culioli 2002 : 76 ; 92[43]) mais aussi comme intégrant l'anthropologique[44] : le programme énonciatif, notamment à travers l'étude de la langue parlée, « force à travailler sans cloisonnement entre le prosodique, le syntaxique, le sémantique, le pragmatique, voire l'anthropologique » (Culioli 1999b : 141). Ainsi, ce que Culioli entend par « pragmatique intégrée », ce n'est pas

> « de la pragmatique restreinte à une certaine forme d'échange entre des sujets rationnels, parfaitement au clair sur leur vocabulaire et sur leurs intentions de signifier. Donc, si on veut dire que lorsque c'est du « prosodico-syntactico-sémantico-pragmatique », c'est de l'énonciatif, pourquoi pas ? » (Culioli 2002 : 31)

Rappelons que, selon lui, les agencements de marqueurs font affleurer l'activité de langage et, en particulier, les opérations de représentation et de référenciation qui la sous-tendent. Ce qui l'amène à définir sémantique, sens et référence en termes dynamiques de construction des interprétations. La notion de sémantique est comprise dans son sens large tout en passant « *forcément* par des agencements de marqueurs » : « c'est muni de formes, de propriétés formelles » (Culioli 2002 : 32). Culioli fait ici allusion à ce qu'il appelle la « notion[45] » dotée de propriétés topologiques, « un intérieur, une frontière, un gradient éventuellement, […] un extérieur » et propose la synthèse suivante : « La sémantique s'occupe des représentations notionnelles, et des interactions entre les marqueurs à l'intérieur d'agencements qui eux-mêmes interagissent. Et, d'un autre côté, la syntaxe, elle, étudie les agencements de marqueurs dans leur matérialité » (Culioli 2002 : 32).
La « pragmatique intégrée », c'est donc l'étude des *énoncés* en contexte – tels qu'ils sont produits par le sujet parlant, dans telle situation d'énonciation, dans telle suite d'énoncés, en vue d'être interprétés par autrui dans le cadre du champ de forces inter-sujets dans lequel ils sont nécessairement plongés – et non des *phrases* sans contexte ni sujets (co-)énonciateurs, telles de simples relations prédicatives (pas encore énonciatives)[46]. L'énonciatif renvoie de la sorte à

> « (1) la construction de représentations d'ordre notionnel, subjectives et culturelles ; (2) la construction d'un espace de référence ajusté entre les sujets ; (3) une régulation à partir d'objectifs dont on a plus ou moins conscience, qui comporte forcément des interactions complexes entre des catégories hétérogènes. » (Culioli 2002 : 31, note 30)

Il s'agit de décrire les procédures à l'œuvre lors de l'activité énonciative, c'est-à-dire l'activité de langage des sujets. Dès 1973, Culioli décrivait l'évolution des mentalités, des objectifs et des méthodes d'analyse linguistique des énoncés en ces termes :

---

[43] Culioli salue à ce sujet les travaux du linguiste Oswald Ducrot ; voir la note 48 de Michel Viel dans Culioli (2002 : 92). Voir aussi Mélis (dans ce volume) au sujet de la comparaison entre les travaux de Ducrot et Récanati et la « pragmatique intégrée radicale » de Culioli.

[44] On retrouve là l'intérêt de Culioli pour la diversité des langues et la philologie, comme le souligne Normand (2011 : 89 et dans ce volume).

[45] Voir à ce sujet la présentation de la notion au niveau pré-linguistique dans la section précédente *Activité de langage et cognition* (a) opérations de représentation et de régulation.

[46] De Vogüé (1992 : 87-88 ; 100) précise que Culioli s'oppose aux *phrases* en tant que « propositions (réduites à leur contenu) » ; l'énoncé, « puisqu'il s'agit d'opérations de repérage, et de délimitations de point de vue, définit une forme de scénario dans lequel il s'inscrit. Ce scénario fait partie de son effet signifiant. Il est un ensemble de conditions mises sur son interprétation. » La « pragmatique intégrée » de Culioli s'oppose alors à la conception de l'énoncé promue par « la sémantique pragmatique », car, selon de Vogüé (1992 : 88), « le sens n'est pas fonction du contexte ; c'est le contexte qui est fonction du sens. Ou, plus exactement, c'est le scénario énonciatif, en tant qu'il est partie intégrante du sens qu'il produit. Mais sur ce scénario, le locuteur va devoir s'aligner. »

> « Lentement nous passons d'une linguistique des états à une linguistique des opérations. Peu à peu nous entrevoyons que le langage est une incessante mise en relation (prédication, énonciation), grâce à quoi des énonciateurs, en tissant un jeu structuré de références, produisent un surplus d'énoncés et repèrent une pluralité de significations. » (Culioli 1999a : 48)

Cette démarche épistémologique unifiante est considérée par Culioli, dès 2002, comme un acquis de la linguistique énonciative contemporaine (Culioli 2002 : 227[47]). Pour de Vogüé (1992 : 104-105), le « concept d'intégration » est essentiel pour la compréhension de la linguistique énonciative de Culioli, dans la mesure où il y a « intégration du sens au dire, qui se résout dans le clivage du sens, toujours re-construit ».

Théorie de la communication et ajustement énonciatif

(a) Critique de la notion de « code » en linguistique

Culioli n'a de cesse dans ses travaux de démasquer l'illusion de la biunivocité entre représentations mentales et signes linguistiques. A cet égard, il combat l'emploi du terme « code » qui lui paraît suspect en linguistique (Culioli 1990 : 25)[48]. Sa conception dynamique du langage, en tant qu'activité cognitive et activité épilinguistique des sujets, place en effet au centre de la théorie le fait que les représentations font l'objet d'un travail incessant de réorganisation notionnelle et de régulation téléonomique, sur les plans intra- et inter-subjectifs, de sorte qu'elles reposent sur des bases anthropologiques communes[49] mais non nécessairement ni toujours entièrement partagées :

> « […] le code (même dans sa partie collective ou, plutôt, transindividuelle) a besoin d'un support, doit donc coder quelque chose, mais ne saurait être bijectif, car s'il y avait correspondance biunivoque, on ne saurait expliquer l'existence des malentendus, voire d'une certaine classe de métaphores. De même, une conception instrumentale du langage évacue le lapsus, considéré comme simple raté. » (Culioli 1999a : 19-20)

Le concept d'ajustement permet de rendre compte de « l'existence des malentendus ». A ce propos, de Vogüé (1992 : 101) note que « l'ajustement se manifeste dans les relations entre les niveaux 1 et 2 par les phénomènes de brouillage que sont la synonymie, l'homonymie, l'ambiguïté, la paraphrase, les valeurs composites ». Il s'agit de ce que Culioli nomme « labilité »[50] : « bref, tout sauf un jeu fixe entre représentants et représentations » (1990 : 22).
Les sujets sont à la recherche de la « bonne forme », d'une signification stable et accessible, résultant d'une activité de construction, déconstruction et reconstruction des interprétations, sans que cela n'induise une conception codifiée et pré-établie de la communication sous forme d'« univers normés, pré-découpés et calibrés » (Culioli 1990 : 25). L'altérité est de

[47] « On n'opère plus aujourd'hui avec les distinctions tranchées entre le syntaxique, le sémantique, le pragmatique et le prosodique. C'est un acquis. » (Culioli 2002 : 227) Du moins, on peut l'espérer. Cette visée intégrative chez Culioli est mise en évidence par Normand (2011 : 90) à travers « l'exigence de ne pas séparer l'analyse syntaxique et l'interprétation » et la nécessité de « dépasser l'antinomie entre synchronie et diachronie ».

[48] Voir Pennec (dans ce volume). Voir également Valette (2006 : 262 ; 266) : « Cette absence de relation biunivoque interdit tout recours, ou toute velléité de recourir à un étiquetage figé, voire à une thématique de l'encodage/décodage » (p. 266). Voir également Culioli (1985 : 7).

[49] Ce que Culioli appelle le « transindividuel ». Voir la note 29 à ce sujet.

[50] Dufaye (2009 : 39) précise que la « labilité » s'entend en termes de « déformabilité » et de « plasticité », également employés par Culioli (voir la note 15 de mon introduction dans ce volume citant Culioli 1985 : 7). Voir Albrespit (dans ce volume).

fondation dans le modèle culiolien : les représentations sont nécessairement ajustables et non pré-ajustées. Prenons l'exemple, à première vue banal et univoque, de l'adjectif *épais* dans l'énoncé *la couche est épaisse*. Sur le plan des relations primitives, la notion d'épaisseur est en relation de complémentarité linguistique avec celle de minceur. Culioli précise que « […] le prédicat asserté établit une distinction antonymique (*la couche est épaisse* signifie *la couche n'est pas mince*) » ; or, il signale qu'il peut être sujet à une modulation appréciative le cas échéant : « il peut se reconstituer, à partir de la valeur p ainsi assertée, un espace notionnel, d'où une opération d'ajustement énonciatif : *la couche est épaisse* peut signifier « plutôt, trop » et *un peu* signifie en fait « un peu trop » dans *la couche est un peu épaisse* » (Culioli 1990 : 145, note 16), ou bien « comme il faut », compte tenu de ce qui est épais et de la façon dont on value l'épaisseur pour cet item.
Ceci est loin d'être un cas isolé et concerne même le radical du mot *ajustement*. Comme nous l'avons vu lors de l'historique de la notion d'ajustement, le terme adjectival « juste » signifiant à la base « qui suffit exactement » a fait l'objet d'une « opération d'ajustement énonciatif » en développant au XVIIe siècle l'idée de « qui suffit à peine », d'où le sens moderne de *vêtement juste* au sens de « trop juste, serré ». Les sujets énonciateurs font donc preuve de leur « capacité d'ajustement » (Culioli 1990 : 26) lorsqu'ils se livrent à cette activité symbolique et signifiante, et aussi interprétative, qu'est le langage, à travers leurs échanges verbaux. Comme nous venons de le voir, « cette capacité ne permet que rarement un ajustement strict » (Culioli 1990 : 26) et il ne suffit pas de partager les mêmes langue, culture et société pour supprimer toute marge d'incompréhension ou de compréhension modulée dans l'intercompréhension : « c'est parce qu'il y a un jeu inter-sujets qu'il y a *du jeu* dans l'ajustement » (Culioli 1990 : 26), et que la compréhension est un cas particulier de malentendu d'après Culioli.

(b) Critique de la « métaphore de la machine » avec « commutateur »

Culioli, à l'encontre du structuralisme de Saussure et de Jakobson, montre qu'à l'exception de certaines situations de communication identifiables en tant que telles – monstration immédiate ; messages radio entre pilote et tour de contrôle, entre militaires – d'où sont exclues modulations et déformations, l'activité de langage des sujets ne saurait être ramenée à « un transport d'information toute constituée et stable », c'est-à-dire à « une activité informative véhiculant une information immuable, sans jeu intersubjectif, sans marge stylistique » (Culioli 1990 : 26)[51], ni prise en compte des variétés de langue[52]. Une telle conception de la communication est sous-tendue par la « métaphore de la machine »[53] qui

[51] Cela s'applique dès le plus jeune âge. Voir Morgenstern & Préneron (dans ce volume).
[52] Voir Larroque et Ranger (dans ce volume).
[53] Michel Viel dans la note 26 de Culioli (2002 : 27-28) explique que cela renvoie à une « allusion à la présentation de l'échange linguistique comme un système dans lequel l'auditeur serait l'image réfléchie du locuteur et inversement. L'origine en est le *Cours* de Saussure, p. 27-28, où sont reproduits deux schémas du « circuit de la parole » parfaitement symétriques. Deux personnes, A et B, s'entretiennent. Le commentaire, et encore plus l'image, montrent que tout ce qui se passe chez A se prolonge chez B en sens inverse. L'« audition » est simplement une « phonation » inversée, et vice versa. On retrouve cette conception de la communication chez Jakobson » : « Un message émis par le destinateur doit être perçu adéquatement par le receveur. Tout message est codé par son émetteur et demande à être décodé par son destinataire. (*Essais de linguistique générale*, Editions de Minuit, 1963, p. 176) ». On parle aussi de la « métaphore de la boîte noire » (Valette 2006 : 262). Dufaye (2009 : 27-31) rappelle que cela renvoie aux processus cognitifs du niveau 1 (infralinguistique) et met en évidence la pertinence de la rupture épistémologique de la TOE par rapport au structuralisme en la rapprochant des travaux de la psychologie de la forme (Gestalt-théorie) : « Comme pour la linguistique, la conceptualisation va ainsi produire une simulation de la « boîte noire », à laquelle, encore une fois, la psychologie n'a pas plus accès que la linguistique » (p. 30).

réduit la production-reconnaissance des énoncés à une variation de position du « commutateur » qui inverse le « flux sonore » entre « émetteur » et « récepteur » :

> « […] nous utilisons (consciemment ou non) la métaphore de la machine : un émetteur, un récepteur, une boîte noire aux deux bouts, selon le schéma suivant : on a du sens transformé par une boîte noire en message (flux sonore) qui passe d'un émetteur à un récepteur où une boîte noire transforme le flux sonore en sens, de sorte que le sens reçu correspond au sens chez l'émetteur. Nous avons alors une métaphore qui est, en gros, celle du commutateur : je suis, à un moment donné, émetteur, j'envoie un message, et il y a un récepteur en face ; le récepteur, muni du code commun, décode ; puis, il tourne dans l'autre sens le bouton et devient lui-même émetteur. » (Culioli 1990 : 25)

Ainsi, Culioli récuse fermement cette « conception outillère du langage, conçu comme un instrument dont la finalité explicite serait la communication entre des sujets universels qui, comme on le sait, se partagent le bon sens » (1999a : 19), ce qui exclurait la littérature et la psychanalyse. Il s'appuie sur l'articulation entre langage et langue pour défendre une conception de l'activité langagière qui « ne consiste pas à véhiculer du sens, mais à produire et à reconnaître des formes en tant que traces d'opérations (de représentation, référenciation et régulation) » de sorte que « la signification n'est donc pas véhiculée, mais (re)-construite » (Culioli 1990 : 26)[54]. La citation suivante synthétise bien le programme et la méthode de la TOE :

> « Toute unité textuelle, nous l'avons vu, sera considérée non point comme une entité toute constituée, mais comme un terme muni d'une histoire, et dont la forme même contient la trace d'opérations auxquelles nous n'avons pas un accès direct. En ce sens, toute forme est un marqueur d'opérations. Ces opérations, nous les reconstruisons, par la simulation d'un discours métalinguistique qui s'efforce, grâce à une théorie des observables, à un système de représentation métalinguistique et à des procédures de raisonnement, de modéliser l'activité de langage dans sa relation à des langues spécifiques. » (Culioli 1999b : 102)

(c) Ni séparation ni symétrie entre émission et réception

Culioli insiste sur le fait qu'« il n'y a pas cette séparation radicale entre émission et réception, sans rétroaction » car il y a nécessairement « ajustement entre les sujets aux deux bouts » (Culioli 1990 : 25). Même si les opérations sont ordonnées entre émetteur et récepteur et par là dissymétriques, « tout émetteur est en même temps, c'est-à-dire *au même moment*, récepteur, et réciproquement » dans la mesure où « le langage n'est pas extérieur au sujet […], mais est dans une relation complexe d'extériorité-intériorité » (Culioli 1999a : 19). Ainsi, lorsque l'on passe de l'activité cognitive de représentation immatérielle[55] à la matérialisation des énoncés dans l'interlocution et l'intercompréhension, « la relation entre production et reconnaissance suppose la capacité d'ajustement entre les sujets » (Culioli 1990 : 26). L'ajustement inter-sujets, en tant que capacité d'interpréter, est donc constitutif du hiatus, sous forme de distance interprétative à combler, entre la destination et la réception des énoncés : « Comme quoi on ne peut réduire (au sens de « réduire une fracture ») l'échange

[54] Voir de Vogüé (1992 : 102) sur la « re-construction du sens » chez Culioli. Voir également Valette (2006 : 266) sur la « double opération d'agencement et de reconnaissance » : « L'énonciation se répartit en deux opérations non parallèles : la production d'énoncés, qui consiste en un agencement de marqueurs, et la reconnaissance, qui est une reconstruction. » Se reporter à Culioli (1999b : 102-103) cité dans la section ci-après (d) Ajustement des systèmes de repérage des énonciateurs : la « boucle sémiotique ».

[55] Rappelons que l'activité cognitive de représentation est régulée par l'activité épilinguistique (qui peut ou non déboucher sur l'énonciation) à travers laquelle se manifeste déjà « la capacité d'ajustement » notionnel et intra-/inter-subjectif.

verbal à une transmission d'émetteur à récepteur, sans se préoccuper de l'ajustement entre des représentations non symétriques » (Culioli 1999b : 137) et des ratages d'ajustement.

(d) Ajustement des systèmes de repérage des énonciateurs : la « boucle sémiotique »

Les systèmes de repérage des énonciateurs sont à ajuster et non déjà ajustés. Il s'agit de les faire entrer en contact lors de la production et la reconnaissance des énoncés par le biais des agencements de marqueurs qui les constituent (au niveau 2 ou II) et qui sont des déclencheurs de représentation (de niveau 1 ou I) à organiser en production et à interpréter en reconnaissance (ou compréhension) :

> « Ainsi, tout terme peut être considéré (en production) comme le résultat matériel d'une chaîne complexe d'opérations mentales ; en compréhension, il sera construit comme un déclencheur d'opérations analogues, chez celui qui reçoit le texte. J'insiste sur la marge d'ajustement qu'indique l'adjectif *analogues*. On souligne par là qu'il ne s'agit pas d'une simple opération qui inverse le flux, qui décode du sens préalablement encodé. Il y a toujours reconstruction, donc ajustement, équivalence et risque d'altération. » (Culioli 1999b : 102-103 ; italiques de l'éditeur)

Au cœur même du modèle culiolien et de sa métalangue il y a du jeu, un espace d'interprétation des métatermes qui se prêtent eux-mêmes à l'ajustement[56] : l'adjectif *analogues* qualifiant les opérations énonciatives ne signifie pas qu'elles sont symétriques en tant que donnant lieu à une compréhension inversée à l'identique, mais laisse plutôt entendre qu'elles sont mises en contact et entrent plus ou moins en résonance d'un énonciateur à un autre par le biais des marqueurs employés. En effet, à partir de ces derniers, le co-énonciateur va reconstruire les opérations mentales sous-jacentes de niveau 1 dont ils sont la trace, à travers une relation de simulation[57] (explicitable en termes métalinguistiques), en fonction de représentations à la fois partagées (transindividuelles) et subjectives (individuelles), d'où la possibilité même de la communication, mais aussi de ratés dans la communication en cas de non correspondance entre les représentations de l'énonciateur et celles du co-énonciateur :

> « Vous avez tout le problème qui est le problème justement propre à l'énoncé : l'énoncé ça n'est pas du « tout fabriqué », qui sort de la tête et qui transporte du sens de telle manière que l'autre, à l'autre bout, le récupère et se le met en tête. Et puis tout se passerait sans problème.
> L'énoncé, c'est un agencement de *marqueurs*, qui sont eux-mêmes la trace d'*opérations*, c'est-à-dire que c'est la matérialisation de phénomènes mentaux auxquels nous n'avons pas accès, et dont nous ne pouvons, nous linguistes, que donner une représentation métalinguistique, c'est-à-dire abstraite. […]
> Et le véritable problème, c'est qu'il faut essayer de rendre compte de ce mécanisme qui fait que, alors que d'un côté, ça n'est pas symétrique entre deux sujets, ça va pouvoir nous donner l'*illusion* de la symétrisation, puisque nous avons parfois l'illusion d'avoir été parfaitement compris, l'illusion donc de la transparence, de la « communication ».
> Et en même temps, il faut expliquer justement comment, bien que n'étant pas symétrique, ça permet pourtant à autrui de récupérer ces traces qu'on lui envoie, ces marqueurs, et comment, alors que nous ne sommes pas tous des cerveaux branchés sur un même giga-cerveau qui normaliserait tout cela, nous arrivons tout de même à effectuer ce travail ; ce travail qui est, par certains côtés, un travail de mise en correspondance qui fonctionne tout de même, tant bien que mal, et même plutôt bien que mal. » (Culioli 2002 : 26-28 ; italiques de l'éditeur)

[56] Au sens courant du terme ; voir Dufaye (2009 : 29 ; 45 ; 113 ; 173). Mais aussi au sens technique.
[57] Cette entreprise de simulation peut sembler utopique ; on peut dès lors lui préférer celle de la modélisation. Il reste que la métalangue est dans la langue, et donc sujette à ajustements (au sens de justifications théoriques susceptibles de faire l'objet de demande de précision et de clarification).

Il n'est pas aisé de trouver les mots justes pour parler de cet « analogue » et Culioli lui-même est constamment tenu de rester vigilant au sujet des métatermes et des métaphores auxquels il a recours dans son discours explicatif. C'est notamment le cas lorsqu'il décrit ce qu'il appelle la « boucle sémiotique » pour renvoyer à l'activité de production-reconnaissance des énoncés entre « sémantique » et « référence » :

> « [la sémantique,] c'est la production de relations de signification, de relations signifiantes. Et le premier acte signifiant, pour un linguiste, c'est évidemment une conduite verbale ou gestuelle qui fait que ce faisant, et c'est ce que j'appelle la boucle sémiotique : vous produisez un texte, de manière à ce qu'il soit reconnu par autrui comme ayant été produit en vue d'être reconnu comme interprétable. […] Le sens, c'est d'abord de *déclencher chez autrui une représentation*. […] C'est donc ce qui va vous permettre de représenter et d'agir sur le monde, y compris sur vous-même et sur d'autres sujets. […] La référence, c'est la mise en relation de cette extériorisation de vos représentations internes, mentales, par le biais d'un énoncé, d'agencements de marqueurs, de telle manière que, je me répète, vous ayez activé des représentations chez autrui par le biais de ces marqueurs qui vont être pris si j'ose dire à rebours (sauf que vous ne pouvez pas retourner ça simplement, comme une crêpe). » (Culioli 2002 : 32 ; italiques de l'éditeur)

D'un côté Culioli semble céder à la facilité, voire à la confusion, en employant l'expression *prendre à rebours* qui semble aller à l'encontre de ce que j'ai analysé précédemment concernant la relation d'analogie non symétrique entre les opérations énonciatives chezles sujets ; de l'autre il est obligé de se reprendre, et par là d'ajuster la représentation qu'il donne à reconstruire, en précisant qu'il ne s'agit pas de *retourner ça comme une crêpe*, ce qui consiste précisément à éviter de laisser entendre que le processus est identique « aux deux bouts du flux sonore », pour reprendre les termes de la « métaphore de la machine » précédemment critiquée.
Prudemment, en s'appuyant sur l'expérience langagière des sujets et sur l'analyse de leurs énoncés dans leur diversité par l'intermédiaire d'une métalangue explicite et stable (tout en supportant l'ajustement si nécessaire), Culioli avance, en des termes constructivistes[58], que la communication est un partage de représentations sans présager de la réussite d'une telle entreprise énonciative :

> « Le système de référence n'est pas fourni tout constitué, mais est construit par un sujet qui est partie intégrante du système. Ainsi, on n'a pas affaire à un observateur extérieur, muni d'un référentiel objectivable, mais tout se passe comme si le sujet se constituait comme origine du système de référence. Or, ce sujet doit construire le système par rapport à un autre sujet à qui il veut faire partager sa représentation ; situation complexe, car, en dehors du pointage (lorsqu'on a affaire à du visible et que l'interlocuteur est présent), nous ne possédons pas de référentiel externe et pré-ajusté qui fonctionnerait de sujet à sujet.
> Il faut donc construire un système de référence stable et ajustable, qui permette à autrui de reconstruire, à partir d'énoncés, et le système de référence et l'opération complexe de référenciation, grâce à quoi le texte sera interprété et muni de valeurs référentielles. » (Culioli 1999a : 167)

(e) Stabilité et déformabilité

[58] Culioli souhaite « introduire une démarche constructiviste, donc des opérations, l'altérité, les déformations, les translations, la stabilité et l'invariance, bref introduire la dynamique » (1999b : 163). Voir également Valette (2006 : 259 ; 271).

Dans la TOE, l'intercompréhension se conçoit donc comme une opération d'ajustement énonciatif, avec ses réussites et ses ratés. Les conditions de la réussite de l'intercompréhension sont les suivantes : ce sont les « conditions mêmes de l'énonciation » – dissymétrie entre énonciateur et co-énonciateur d'une part, stabilité des représentations transindividuelles et subjectives de l'autre – qui permettent la communication, cet « ajustement régulier » entre production et compréhension, cette « stabilisation intersubjective » (Culioli 1999b : 127) : « Sans stabilité, il n'y aurait pas d'ajustement régulier, pas de communication, quelle que soit la portée que l'on donne à ce terme, et l'interaction ne serait qu'une succession d'événements sans cohérence » (Culioli 1990 : 129).
Dans le cas d'échanges ordinaires qui ne prêtent pas à controverse la stabilisation intersubjective s'effectue de manière non problématique et non marquée car « le plus souvent, du moins en apparence, nous n'investissons pas dans nos lexèmes au point d'empêcher la convertibilité sans laquelle il ne peut guère y avoir d'interlocution » (Culioli 1999b : 126). Toute altérité de point de vue est neutralisée ou non prise en compte. Dans ce cas, on dira que « l'ajustement entre énonciateurs » est « implicite » (Culioli 1999b : 126). En effet, les sujets partent du principe que les représentations qu'ils construisent à travers leurs énoncés sont accessibles à autrui sans nécessiter de discussion particulière à l'encontre de tel ou tel lexème. Dans ce cas, la régulation intra-/inter-subjective, à savoir la co-construction des représentations par évaluation mutuelle (de soi à soi ; de soi à autrui), n'est pas marquée, n'attire pas l'attention sur elle dans l'échange parce qu'elle s'effectue conformément à ses règles de fonctionnement, même s'il peut subsister des malentendus (peu perceptibles) ; il n'y a pas d'obstacle à l'accessibilité des représentations et donc à la compréhension mutuelle : « On constate, à ce propos, que toute stabilisation implique qu'il existe des repères absolus, à l'abri de la précarité et des accidents, qui servent de centre organisateur des représentations » (Culioli 1999b : 126)[59]. Ainsi, il existe une certaine forme de déformabilité qui est non problématique pour l'intercompréhension, à savoir celle de la relation entre invariance et variations sémantiques en contexte de tel ou tel marqueur, mais qui pose la question du travail métalinguistique du linguiste lorsqu'il est confronté à l'apparente polysémie des signes linguistiques et à la part d'approximation qu'ils véhiculent[60] :

> « Nous appellerons […] *forme schématique* la représentation métalinguistique associée, par construction, à une forme empirique. Cette *forme schématique* nous fournit donc une configuration abstraite, qui, selon les transformations qu'on lui fait subir (translation ; décrochage ; plongement dans un domaine centré, dans un champ de forces intersujets, etc.), va modifier sa forme (marqueur), sa valeur, sa latitude de co-occurrence.
> Pour qu'il y ait déformabilité, il faut donc que l'on ait affaire à une *forme schématique* (telle qu'il puisse y avoir à la fois modification et invariance), que l'on ait des facteurs de déformation et que l'on ait une marge de jeu, un espace d'ajustement muni de propriétés topologiques. » (Culioli 1990 : 129-130)

Les agencements de marqueurs peuvent donner lieu à des interprétations diverses mais pas sans critère de métastabilité[61] ; ils se régulent la plupart du temps grâce aux éléments du contexte et aux repérages par rapport aux coordonnées spatio-temporelles et (inter)subjectives, le tout par rapport à une valeur stable, invariante (« forme schématique »)[62]. Il n'y a pas de correspondance terme à terme entre forme et sens, car

[59] Voir Souesme (dans ce volume).
[60] Voir Filippi-Deswelle (2009) sur *anyway* dans *Anglophonia* 26 ; voir Albrespit (dans ce volume) sur l'adjectif *grand* et le marqueur d'approximation *a few*, Mélis (dans ce volume) sur l'imparfait et Ranger (dans ce volume) sur les propositions en *wh-ever*.
[61] Voir Mélis et Normand (dans ce volume).
[62] Voir Dufaye (2009 : 36 ; 39 ; **45-49** ; 126-127 ; 129 ; 137-139 ; 143 ; 153 ; mes caractères gras).

l'activité énonciative ne se ramène pas à un échange de concepts fixes et étanches, sans mise en contact – en réseau – ni entrée en résonance les uns avec les autres. Elle s'entend surtout comme un espace qui, tout en assurant la stabilité des références, est le lieu de la déformabilité des interprétations. Les représentations des sujets sont ainsi nécessairement comprises entre invariance et plasticité. Même au niveau des formes schématiques (ou invariants), il y a de la place pour le jeu, et donc pour l'ajustement. Cela permet de rendre compte de l'évolution des langues[63] et aussi des différentes variétés de langue au sein d'un même idiome[64] :

> « […] la stabilité ne saurait être confondue avec la rigidité ou l'immuabilité. Les phénomènes linguistiques forment des systèmes dynamiques qui sont réguliers, mais avec une marge de variation due à des facteurs d'une grande diversité : on a affaire à des phénomènes qui sont à la fois stables et plastiques. » (Culioli 1990 : 129)

Au niveau énonciatif, il y a mise en contact de l'énoncé avec le référent selon une relation de conformité aux représentations mentales que s'en fait l'énonciateur, le plus souvent sans en avoir pleinement conscience. Les échanges normaux, ordinaires, lorsqu'ils sont « lisses », exempts de tout obstacle perçu à l'interprétation, masquent la complexité de l'activité symbolique des sujets et du travail de régulation épilinguistique auquel ils se livrent sans cesse (qui a trait à la structuration du domaine notionnel). Les représentations mentales sont soumises à un ordre, à des règles d'organisation – une grammaire pourrait-on dire – de l'infralinguistique, car l'activité symbolique et signifiante relève dès le niveau pré-linguistique de l'anthropologique (praxis humaine, expérience, psychologie, biologie, etc.). C'est pourquoi « l'essentiel de nos échanges verbaux s'appuie sur un profil d'équilibre sémantique, produit par un ajustement implicite » (Culioli 1999b : 126) dans un contexte sans « obstacle à la régulation minimale[65] » (Culioli 1999b : 137) entre énonciateurs, marquant, selon moi, le degré zéro de l'ajustement.
Cependant, les marqueurs ne déclenchent pas toujours le type de représentation escompté chez autrui, voire chez l'énonciateur lui-même. Il arrive souvent que, par anticipation ou rétroaction, les énoncés comportent des marqueurs d'ajustement pointant vers cette activité enfouie, sur laquelle il n'est pas autrement nécessaire de mettre un coup de projecteur, à savoir la mise en forme de formes immatérielles. L'ajustement intersubjectif a à voir avec l'énonciatif, ce passage de l'immatériel au matériel[66]. Cela laisse alors du jeu lors de l'énonciation, au cours de l'énonciation, et même après celle-ci. C'est la raison pour laquelle il existe divers degrés de serrage ou de desserrage dans l'ajustement : étroit ou large ; rigide ou mou[67].

(f) Du degré zéro au degré *marqué* de l'ajustement énonciatif

J'avancerai qu'au *degré zéro* de l'ajustement inter-sujets, celui de la production-reconnaissance non problématique (ou vécue comme telle) des énoncés, se combine un *degré*

---

[63] Voir la section sur l'*historique du terme d'ajustement* dans cet article.
[64] Voir Larroque (dans ce volume).
[65] Culioli précise qu'aucun échange ne peut exister sans « régulation minimale », à savoir « d'accès d'un sujet à un autre sujet » (Culioli 1999b : 137). Ainsi, des métatermes tels que « régulation » et « accommodation intersubjective » (Culioli 1999a : 48) renvoient aux conditions mêmes du processus d'ajustement à l'oeuvre.
[66] Voir Valette (2006 : 280) sur la « thématique de la matérialisation » dans une perspective critique de l'ontologie de la TOE.
[67] Voir, outre les articles de ce volume, mon introduction.

marqué d'ajustement[68], lorsque l'énonciateur se fait non plus producteur uniquement mais aussi interprète, et attire l'attention soit sur ses propres dires soit sur ceux d'autrui, dans la mesure où il est « à la fois émetteur et récepteur, non point seulement, en succession, mais au moment même de l'énonciation » (Culioli, 1999a : 47, note 6), ce qui permet le cas échéant les « réajustements »[69] :

> « Il n'existe pas de relation d'interlocution qui ne concerne, du même coup, ces représentations valuées d'ajustement intersubjectif et de confrontation. Malgré certaines vues simplistes quelque peu réductrices, l'ajustement entre énonciateurs ne se ramène pas (sauf dans le cas d'activités normées opérant dans des domaines homogènes et restreints) à une coopération bienveillante, en vue d'aboutir à une communication (informative ou injonctive) transparente et réussie. » (Culioli 1999b : 137)

Je propose de distinguer deux types d'ajustement marqué selon que l'énoncé comporte ou non un obstacle à l'intercompréhension (de manière anticipée ou constatée, soit par l'émetteur, soit par le récepteur). Dans le premier cas, l'ajustement marqué relève d'un travail de production-reconnaissance non problématique, tandis que dans le second type, la reconstruction du sens pose question.

Ajustement marqué non problématique de type modulation subjective avec connivence inter-sujets et étude de cas : la tonne de N

Contrairement à ce qu'on pourrait penser, il existe en effet un degré marqué d'ajustement qui n'est pas lié à un obstacle avéré au cours de l'échange verbal[70]. Il s'agit ici surtout de modulation subjective manifeste, renvoyant à l'expression d'un point de vue qui peut, dans certains cas, s'appuyer sur une connivence inter-sujets[71]. L'énonciateur repère ses propos par rapport aux représentations partagées avec le co-énonciateur et pointe vers ce repère commun à travers l'emploi d'un marqueur d'ajustement.
Prenons l'exemple d'un marqueur grammatical (souvent associé à une prosodie exclamative) rencontré notamment dans le parler des jeunes (enfants, adolescents, adultes), à savoir l'article défini *la* dans la construction « la tonne de N » en français oral (ou dont la transcription écrite est oralisée)[72] dont les exemples (1) et (2) offrent un échantillon représentatif :

---

[68] Voir la note 15 de mon introduction (dans ce volume) sur l'emploi de « ajustement » sans qualificatif.
[69] L'étude de tels « réajustements » reste à faire. Il conviendrait notamment de s'interroger sur le rôle du préfixe *re-* et ses différents types d'interprétation sémantique, et sur la pertinence métalinguistique à parler de « réajustement ». Pierre Jalenques (communication privée) distingue trois valeurs fondamentales pour RE (*re-* ; *ré-* ; *ra-*) et donc trois possibles cas de réajustement : un ajustement de plus (valeur d'*itération* de RE) ; retour à une situation ajustée (valeur de *retour* de RE) ; un ajustement qui modifie un premier ajustement (valeur de *modification*). Voir Jalenques (2002 – en particulier p. 81 sur les trois valeurs sémantiques de RE, et p. 85 sur l'invariant de RE).
[70] Voir Charreyre et Huart (dans ce volume).
[71] Voir Ranger (dans ce volume) sur l'emploi citationnel de *be+like* en anglais non standard.
[72] Les exemples (1)-(2) sont des productions entendues d'enfants âgés de 9 et 12 ans. Voici d'autres exemples de ce type trouvés sur la toile dans des blogs qui reflètent l'oralité à travers des transcriptions écrites : *« cc alors vola parfois dans la semaine j'ai* ***la tonne de devoirs*** *a faire et je ne m'organise pas maths d'un côté, svt de l'autre et tout est comme sa pour mes devoirs et j'oublie de faire des trucs je sius bordélique et mal organisé quand il s'agit de mes devoirs je voudrais savoir votre méthode merci d'avance bsx a tous »* http://forum.ados.fr/mes-copines/Confidences/organisez-devoirs-sujet_26489_1.htm ; *« Je vais commencer à faire des votes quotidiens!! Donc ceux qui veulent en faire avec moi dites le moi ^^ et maximum 40 dollz par jour parce que j'ai* ***la tonne de devoirs*** *--' alors de +2 à +80 ^^ » « Chaque jour j'ai* ***la tonne de mp et de com*** *mais pour rien dire !! ça me saoul vraiment !! donc je pense que je vais tout bloquer pour mes amies !! »* http://www.ohmydollz.com/?p=fiche&pseudo=themiley ; *« TP en Chimie sur les caractéristiques d'une espèce*

(1) *Oh, regarde, Maman, Baptiste a mis* ***la tonne de ketchup*** *!*
(2) *Ce soir, j'ai* ***la tonne de devoirs*** *!*

(1) et (2) se démarquent de l'emploi attendu (notamment de la part d'adultes plus âgés) en ce qu'ils comportent l'article défini au lieu de l'article indéfini, comme en (1') et (2') :

(1') *Oh, regarde, Maman, Baptiste a mis* ***une tonne de ketchup*** *!*
(2') *Ce soir, j'ai* ***une tonne de devoirs*** *!*

Le dénombreur de fragmentation *tonne de N* est un déterminant quantifieur complexe opérant sur une masse (indénombrable singulier N-Ø) ou une classe (dénombrable plurielle N-S) afin d'indiquer un prélèvement correspondant à une grande quantité précise et objective, car exactement chiffrable (et en l'occurrence chiffrée), dénotée par le sémantisme du nom dénombrable féminin *tonne* qui renvoie à une indication de mesure de masse. Cette dernière est compatible avec une extraction unique ou multiple dans le cadre d'une opération de quantification soit primaire (*une / des tonne(s) de charbon*) – qui pose l'existence d'une quantité indéfinie –, soit secondaire (*une, deux, trois, quatre, etc. tonne(s) de charbon*) – qui offre un comptage exact de la quantité prélevée. Or, à côté de cette utilisation objective du dénombreur *tonne de N*, il existe une acception subjective dans laquelle le nom *tonne* n'est pas à prendre au sens littéral mais exprime un ordre de grandeur élevé tendant vers un maximum, « par exagération » précise le *Dictionnaire de la langue française Petit Robert 1* (1990 : 1977)[73], l'expression signifiant alors une « énorme quantité (de choses) » détrimentales (depuis 1812 d'après la version électronique de 2011 du *Grand Robert de la langue française*) : « *Prenez-en, j'en ai des tonnes. J'ai des tonnes de choses à faire.* » De la précision chiffrée, on passe ainsi à l'approximation[74] où la quantité est approchée, souvent de manière appréciative.
Richet (2011 : 37) fait remarquer qu' « une réflexion sur l'approximation numérique tient *a priori* du paradoxe, car le nombre fait figure de forme stable, précise, inattaquable » ; or il arrive que même les chiffres fassent l'objet de discussion quand « on se place du côté de l'interprétation et non plus de l'évaluation d'une quantité » (p. 38), et que dans certains cas l'énonciateur choisisse de s'exprimer en termes vagues plutôt qu'exacts. Richet précise ainsi

---

chimique 2nd Bonjour, voilà, j'ai un TP de Chimie à faire pendant les vacances, mais je dois le faire le plus rapidement possible car j'aimerais avoir au moins une journée de repos (j'ai ***la tonne de devoir*** *lol), je vous passe le lien de mon TP puisqu'il est long : http://www.hiboox.fr/go/images/diver...31b82.jpg.html »* http://forums.futura-sciences.com/chimie/347485-tp-chimie-caracteristiques-dune-espece-chimique-2nd.html ; *« Bon pour la rentrée !!! J'ai déjà* ***la tonne de devoir*** *!! (Et non pas faire les pages de présentation des cahiers),non ça c'est en plus. »* http://www.canailleblog.com/miffy/d60.html ; *« désolé de ne pas poster plus maisj'ai pas trop le temps car cette année j'ai plusieurs examens et* ***la tonne de devoirs*** *! »* larevuedevalentine.blogspot.com/- A distinguer des emplois suivis d'un complément de nom de type subordonnée relative qui justifie le recours à l'article défini, comme dans *« Je ferais de mon mieux pour écrire et être la le plus souvent mais vous savez avec* ***la tonne de devoirs que j ai a faire*** *... Bon bref normalement le mardi soir si j ai le temps le vendredi soir et le samedi et dimanche je serais la ... »* http://www.amoursucre.com/forum/t11289,1-ambre-autres-ma-vie-de-fille-poulaire.htm. A l'exception de ce dernier cas dans lequel la substitution avec « une tonne de devoirs que j'ai à faire » s'avère irrecevable, tous les exemples ci-dessus sont remplaçables par « une tonne de devoirs ». Il existe également la variante « la dose de N » que je me contente simplement d'évoquer : « Il a mis la dose de ketchup ! ».

[73] L'exemple proposé par le *Petit Robert* (1990 : 1977) est le suivant : « Elles aidaient leur mère et leur grand-mère à mettre en bocaux des tonnes de fruits et de légumes. » (Beauvoir). Voir aussi la version électronique de 2011 du *Grand Robert de la langue française* à « tonne », consultée sur le portail Virtuose de l'Université Paris 3 http://gr.bvdep.com.ezproxy.univ-paris3.fr/gr.asp.

[74] Voir Albrespit (dans ce volume).

que « parmi les fonctions remplies par l'approximation, on trouve l'auto-protection, la politesse ou la rétention d'affirmation » (2011 : 40).

Dans le cas des unités de mesure, le choix se porte facilement sur des grandes unités car, comme l'indique Richet, « elles disposent d'une marge de manœuvre 'naturelle' » (2011 : 44), ce qui offre l'espace nécessaire à l'ajustement. Selon Powell (1985 : 32-33), cet espace s'applique non seulement au sens littéral des expressions de quantification mais aussi à leur sens figuré, pour ce qui concerne le langage ordinaire ; dans ce cas, les fonctions appréciative et expressive du langage l'emportent sur sa fonction descriptive, ce qui laisse alors la place à l'expression de la modalité en termes de valuation et de l'intersubjectivité. Cette linguiste défend la thèse du choix calculé de l'approximation de la part de l'énonciateur plutôt que celui de la précision (p. 34), notamment lorsqu'il est question de privilégier une interprétation évaluative à des fins hyperboliques lors de l'emploi de quantifieurs dits objectifs (p. 35-36) : son exemple (3), « *I haven't slept for five days* » (« Je n'ai pas dormi depuis cinq jours »), est susceptible d'être produit et reconnu soit de manière littérale, soit de façon plus subjective où la quantité chiffrée est à prendre au sens large, de sorte que « cinq jours » fonctionne comme un marqueur d'approximation de plus grande quantité que celle qui est normalement attendue dans ce genre de situation, glosable par « cela fait (bien) trop longtemps que je ne dors plus, à mon sens ». L'énonciateur se situe sur une échelle d'intensité subjective dans laquelle « cinq » prend une signification décuplée résultant d'une appréciation modale sur la quantité de nuits sans sommeil, tout en étant compatible avec un nombre réel inférieur dans l'univers extralinguistique (peut-être n'a-t-il pas dormi depuis deux ou trois nuits « seulement »). Cette exagération est d'autant plus aisément reconstruite par le co-énonciateur que l'énoncé s'accompagne d'une prosodie exclamative, traduisant les affects de l'énonciateur, et donc un repérage par rapport au paramètre S de la situation d'énonciation. Dans ce contexte, il s'agit d'une valuation négative par rapport à une norme implicite (Powell 1985 : 43-44), partagée transindividuellement sur le plan physico-culturel, selon laquelle le fait de ne pas dormir plus de deux nuits d'affilée est perçu comme transgressant les limites du supportable et de l'acceptable par le sujet.

L'énonciateur disqualifie ainsi la quantité sur un mode énonciatif « en première personne », pour emprunter un concept à la phénoménologie, propre à l'explicitation de son vécu de conscience, accessible au co-énonciateur et destiné à susciter son empathie sur un mode en « deuxième personne » (« tu vois ce que je veux dire : tu peux juger de ma souffrance et de mon indignation en relation avec ta propre expérience ») ; l'interprétation littérale s'effectuerait quant à elle en « troisième personne », mode de l'objectivation de l'expérience, et le chiffre « cinq » serait à prendre au sens exact. Le recours à ce trope grammatical (non lexicalisé ici[75]) est, en tant que « type de synecdoque », « l'un des modes de l'expression hyperbolique ; on accentue l'expression d'une faible quantité ou au contraire importante, en feignant l'objectivité : le chiffre apporte une précision apparemment incontestable, relativement stéréotypée » (Fromilhague 2007 : 62), propre à s'assurer la sympathie d'autrui, car c'est précisément dans l'exagération que réside la vérité du sujet (p. 108).

C'est le cas en (1') et (2') où il s'agit d'une appréciation relevant de l'énonciateur, faisant état d'une quantité de ketchup ou de devoirs qu'il juge « énorme » (*Dictionnaire de la langue française Petit Robert 1* 1990 : 1977), c'est-à-dire située au-delà des limites du raisonnable, de la quantité qu'il convient de ne pas dépasser en pareilles circonstances – qui sert de repère dans la représentation du domaine notionnel. L'information est nouvelle pour le co-énonciateur, comme l'indique l'emploi de l'article indéfini. Ici l'évaluation quantitative

[75] Il arrive que ce trope grammatical consistant à employer « des quantificateurs précis pour désigner un nombre imprécis » (Fromilhague 2007 : 62) soit lexicalisé : « La station de métro se trouve à deux pas d'ici. » La locution sous examen, « une tonne de N », en est un autre exemple ; sa variante « la tonne de N », si son emploi se pérennise, pourra connaître un semblable phénomène de lexicalisation.

portant sur une quantité approximative se double d'une valuation qualitative à l'encontre du sujet syntaxique : on peut gloser (1') et (2') par « une quantité anormalement élevée à mes yeux », d'où un jugement dépréciatif implicite portant sur l'agent du processus correspondant à l'état résultant ainsi dénigré. En voici une glose : « Vraiment Baptiste / la maîtresse / les profs exagère(nt), de mettre autant de ketchup / de donner autant de devoirs ! » En association avec la prosodie exclamative, le nom *tonne* est alors accentué en plus du *N* incriminé. Le repérage de l'occurrence situationnelle s'effectue par rapport au centre attracteur[76] du domaine notionnel tout en indiquant un changement d'orientation non escompté : on aurait dû se contenter d'être situé par rapport au centre organisateur (ou type), à savoir selon une échelle de grande quantité normale à ne pas dépasser (sans plus). Le co-énonciateur est pris à témoin en vue de condamner le comportement déviant de l'agent et de réconforter le référent de l'énonciateur. L'opération d'ajustement énonciatif – permettant de passer du sens propre au sens figuré – est implicite, ou encore non marquée, car ce glissement de sens est filtré par les propriétés physico-culturelles en jeu dans le co-texte et le contexte situationnel. C'est là chose courante avec les dénombreurs de fragmentation : on passe du dénombrement objectif à l'approximation subjective tout en restant dans le cadre de la quantification secondaire et de l'opération d'extraction (avec le discontinu ou dénombrable) ou de prélèvement (avec le continu dense ou indénombrable quantifiable).

Le type d'ajustement change avec l'emploi de l'article défini *la* en (1) et (2). En effet, on n'est plus dans une logique simplement informative vis-à-vis du co-énonciateur. Le passage de *une tonne de N* à *la tonne de N* signale que l'énonciateur fait comme si le co-énonciateur était de plein pied avec lui sur le plan informationnel et traite l'information comme déjà connue, à la manière d'une anaphore implicite, de complicité (du type *il / elle a mis la dose !*). Plus exactement, tout en énonçant un fait nouveau, il s'appuie sur les représentations qu'il présuppose comme partagées par le co-énonciateur, pour lui donner à comprendre qu'il s'agit bien de cette quantité d'assaisonnement ou de travail dépassant effectivement les limites de l'acceptable, qu'il a lui aussi (sans aucun doute) déjà expérimentée. De la sorte, il compte sur son indignation également partagée. (1) et (2) expriment alors un ajustement marqué non problématique de type anticipatif : en recourant à la détermination définie, qui est la trace d'une opération de fléchage, c'est-à-dire de reprise anaphorique avec identification d'une quantité/qualité déjà construite, l'énonciateur fait le pari, à la manière d'un coup de force énonciatif, que sa représentation subjective est d'emblée accessible au co-énonciateur parce qu'elle leur est commune dans le domaine du vécu de situations semblables. Ainsi, en (1)-(2), la représentation du dépassement de la quantité-repère est préconstruite, ce qui n'est pas le cas de (1')-(2') où elle est construite par l'énonciateur et reconstruite par le co-énonciateur.

En association avec la prosodie exclamative, l'énonciateur construit ainsi le haut-degré d'intensité attaché à la quantité/qualité de *N*, ainsi que le degré maximal de condamnation d'une telle action. Ce que l'on peut gloser de la manière suivante : « Baptiste a mis plus que la quantité de ketchup (la maîtresse a donné plus que la quantité de devoirs) à ne pas dépasser – tu vois de quoi je veux parler – tu es / seras d'accord avec moi pour dire qu'il (elle) exagère ! » Le jeu sur le domaine notionnel permet la confrontation à l'altérité, maintenue en (1)-(2) et (1')-(2') vis-à-vis de l'agent, mais éliminée entre l'énonciateur et le co-énonciateur (qui partagent *d'emblée* la même indignation) en (1)-(2), contrairement à (1')-(2') dans lesquels leurs représentations tant informationnelles que modales restent disjointes, même si l'énonciateur invite le co-énonciateur à le soutenir dans sa désapprobation du comportement d'autrui *après coup*.

[76] L'identification s'effectue par rapport à l'attracteur « par hyperbole » (Culioli 1990 : 112).

Ajustement marqué problématique de type ajustement discursif

La seconde forme d'ajustement marqué relève d'une situation d'interlocution problématique, concernant des énoncés comportant un obstacle à l'intercompréhension, et est donc de type *ajustement discursif*. Il s'agit là d'un ajustement marqué d'ordre davantage métalinguistique et argumentatif (issu de la conscience), souvent rétroactif[77], incitant le co-énonciateur à reconstruire la bonne interprétation grâce à sa « capacité d'ajustement » face à l'emploi de tel ou tel marqueur d'ajustement que l'on pourrait qualifier de *discursif* [78]. Deléchelle (non daté mais postérieur à 2007 ; www.linguistique.wifeo.com) considère la locution *but then (again)* comme un « connecteur complexe d'ajustement discursif » qui marque « une nouvelle orientation énonciative et un travail d'ajustement discursif que souligne l'accumulation dont il est constitué » (p. 7) ; on se situe alors dans le domaine de l'énonciation après-coup (*afterthought*) dans le cadre d'« une évaluation personnelle, qui apporte de façon non polémique une nouvelle perspective » (p. 8). Sans être culiolien, ce linguiste est néanmoins proche de l'esprit du concept d'ajustement selon Culioli, notamment lorsqu'il précise que l'emploi de *but then (again)*, essentiellement monologal, est compatible avec la présence d'une « dimension intersubjective » dans « cette recherche d'adéquation discursive qui fait partie de la régulation du discours entre les énonciateurs » (p. 11) et contribue ainsi « à la cohésion discursive » (p. 14). Il cite (p. 13) K. Aijmer (*English Discourse Particles : Evidence from a Corpus*, Amsterdam, John Benjamins, 2002) qui s'exprime en anglais au sujet de *actually*, et l'on peut constater que, pour signifier l'idée d'ajustement dans un autre cadre théorique, on retrouve le terme *adjustment* en anglais[79] : « *actually* seems to signal that some slight reinterpretation or adjusment of perspective needs to take place » (2002 : 252-255) (« *actually [en fait]* semble indiquer qu'une tentative de réinterprétation ou d'ajustement de la perspective s'impose. » (ma traduction)).
De fait, la communication peut être réussie comme ne pas être réussie[80], car elle n'est pas à sens unique : elle suppose toujours un retour, construit à des degrés divers entre continuité et discontinuité. C'est notamment le cas lorsqu'une occurrence de notion « fait l'objet d'une régulation intersubjective » explicite comme dans les exemples suivants proposés par Culioli : « *Les fantômes, ça n'existe que dans ton imagination… ; tu parles de P, mais je ne suis pas d'accord pour en parler ainsi...* » (Culioli 1999b : 11)[81]. On note dans le second énoncé un emploi métalinguistique de l'activité énonciative : l'énonciateur remet en cause l'existence même de tels êtres, et la désignation fait l'objet d'une discussion en ce qu'elle manifeste un

[77] Voir Pennec, Ranger et Souesme (dans ce volume).
[78] A noter que Charreyre (dans ce volume) recourt à « ajustement discursif » dans un contexte d'ajustement non marqué, contrairement à l'article de Deléchelle qui correspond à une forme d'ajustement marqué.
[79] Il apparaît que le concept d'ajustement est tout à fait traduisible par le calque *adjustment*, moyennant son explicitation théorique au sein de la TOE, comme le propose Ranger (dans ce volume).
[80] En 1982-83, il tenait les propos suivants au sujet des échanges réussis (« felicity »), leur préférant déjà une linguistique de l'ajustement : « Ce que disent les pragmatistes dans ces cas-là, c'est qu'il faut qu'il y ait un consensus sur le fait qu'on veut communiquer = postulat de coopération. […] Toute une partie des postulats, les conventions de la pragmatique, avec une simplification nécessaire certes mais aussi de l'a priori d'ordre sociologique qui sont culturellement liés à une certaine pratique du langage, ont tranché et ramené l'activité de langage à une activité claire entre des gens qui veulent coopérer pour aboutir à un résultat que le premier voulait avoir en tête et que le second cherchait à dégager. Nous voyons bien que toute une partie des critiques qui ont été faites sont justifiées car tout cela est culturellement très marqué et que toute une partie de l'activité symbolique que nous avons va s'étendre même dans les domaines les plus aptes à avoir cette plus belle transparence. La position adoptée avec « felicity », c'est que ça réussit, (même [si] dans certains cas ça peut échouer) et que l'on considère seulement les cas de réussite. La position que j'adopte, c'est que si ça réussit, ça réussit parce que cette réussite aura été conquise, elle ne sera pas d'emblée donnée : il y aura des ajustements, des ratés éventuellement, et à un moment donné on repartira et on aboutira ainsi à ce qu'on peut appeler une communication réussie. » (Culioli 1985 : 7-8 ; soulignements de l'éditeur) ; voir aussi (1985 : 36).
[81] Voir Albrespit (dans ce volume).

obstacle à une construction partagée de la référence. Cela revient à rendre explicite la structuration du domaine notionnel avec ses différences de zonage ; cette activité symbolique de construction notionnelle pré-linguistique et pré-construite affleure à la surface de l'énoncé et renvoie à l'épilinguistique, cette mise en forme permanente de « formes incorporelles »[82] rendue accessible par la mise en forme de la notion à travers l'occurrence. Le fait que les énonciateurs marquent parfois le pas face aux malentendus et aux ambiguïtés[83] montrent que la stabilité est construite et non donnée ou acquise une fois pour toutes, alors qu'ils se comportent souvent comme si la norme était la compréhension.

Conclusion

Le concept d'ajustement apparaît donc comme indissociable d'une théorie du sujet[84], ou plus exactement de l'énonciateur[85] (« concept manquant » chez Benveniste, d'après Culioli [1999a : 121]), à savoir de ce que j'appellerai un *sujet-qui-parle-pour*, pour lui-même d'une part, pour autrui de l'autre, qu'il s'agisse de l'interlocuteur en chair et en os ou du co-énonciateur (autrui tel que l'énonciateur se le représente) – dans le cadre d'un système linguistique qui d'une part impose des paradigmes de marqueurs en opposition, et qui d'autre part est défini par Culioli comme un système *ouvert* où les sujets impriment leur subjectivité et leur intersubjectivité, ce qui laisse place aux ajustements. L'ajustement est aussi lié à une théorie de l'accessibilité – dans laquelle la relation d'identification est centrale, à côté de la différenciation et de la rupture, quand il s'agit pour l'énonciateur de situer une représentation tout en assignant une position au co-énonciateur – et à une théorie de l'assertion (au sens large), où l'altérité a toute sa place :

> « Il y a toujours, au sens le plus fort, construction interprétative des phénomènes de surface par les énonciateurs ; il y a toujours prolifération du langage sur lui-même ; nous avons toujours un jeu de formes et un jeu de significations. La communication se fonde sur cet ajustement plus ou moins réussi, plus ou moins souhaité, des systèmes de repérage des deux énonciateurs. Chaque opération est complexe […], se combine avec d'autres opérations et filtre relations et valeurs dans une suite de signes. Ainsi, on comprend mieux pourquoi un texte n'a pas de sens, en dehors de l'activité signifiante des énonciateurs, et pourquoi l'ambiguïté (et le malentendu) sont non seulement explicables, mais encore partie intégrante du modèle, de même que les déplacements métaphoriques. En bref, la signification d'un énoncé, par delà son sens, proviendra de cette accommodation inter-subjective, bref des conditions mêmes de l'énonciation. Le langage est un système, mais un système ouvert. » (Culioli 1999a : 48)

La TOE s'élève contre une métalangue intuitive et non raisonnée et offre un plaidoyer pour un travail linguistique établi à partir de corpus d'énoncés authentiques qui soient représentatifs de la diversité des situations de communication, réussies ou ratées, harmonieuses ou discordantes, dans une langue écrite ou orale normée ou non normée, d'hier ou d'aujourd'hui, standard ou non-standard. Interrogé par Frédéric Fau au sujet de la pragmatique, de la coopération et des règles de Grice, Culioli (2002 : 93) répond que

> « Oui, les règles de Grice. Mais les règles de Grice sont des règles que l'on doit prendre en fait au second degré, comme la règle de la coopération. Je ne dis pas que c'est ce que Grice voulait dire, mais enfin, il était quand même d'une subtilité beaucoup plus grande que les espèces de

[82] A noter qu'il n'est pas ici question de fantômes…
[83] Voir Souesme (dans ce volume) au sujet de l'ambiguïté de *it* et des reformulations en *be + -ing*.
[84] Voir de Vogüé (1992 : 81-84 ; note 6 p. 84).
[85] Voir Filippi-Deswelle, 25 novembre 2011.

> réductions caricaturales qu'on en a fait après ! Grice est beaucoup plus subtil que ce qu'on en a fait, je le répète car ça, vraiment, il faut le dire.
> Coopérer, tout ce que cela veut dire, à mon avis, c'est : il faut ce minimum qui consiste, pour prendre la boucle sémiotique qui à mes yeux est capitale, que si je produis du texte il faut que je produise un texte tel qu'il soit reconnu par autrui comme ayant été produit en vue d'être reconnu comme devant être interprété. Et ça, c'est absolument fondamental, j'insiste là-dessus. » (Culioli 2002 : 92)

C'est la raison pour laquelle le modèle culiolien opte, pour sa part, pour la promotion d'une « linguistique des ajustements énonciatifs » :

> « Il nous faut donc inverser les données du problème : au lieu de travailler avec une métalangue approximative sur des énoncés normés, le plus souvent désambiguïsés, on cherchera à construire, à partir d'observations détaillées, une métalangue (explicite et univoque) qui permette d'appréhender le langage à travers la diversité des langues, qui ne nous empêche pas de prendre en compte aussi l'ambivalence, l'approximation, la faille et le malentendu. Bref, à une linguistique de la communication manifeste et réussie, où l'on ne programme que des prédications heureuses, substituer une linguistique des ajustements énonciatifs. » (Culioli 1999a : 65)

Je proposerai, pour (ne pas) conclure, de rapprocher le concept d'ajustement de celui d' « entretissage »[86], l'interprétation des énoncés (textes) résultant d'une co-construction énonciative de la part des sujets – co-construction en constante (ré)élaboration dans « l'inter-contact » – sur les plans épilinguistique, notionnel, inter- et intra-subjectif (où se mêlent le transindividuel et l'interpersonnel) et métalinguistique. J'ajouterai que cela concerne aussi le niveau épistémologique[87] de la démarche scientifique du linguiste, nécessitant parfois une explicitation des métatermes (et donc des réajustements théoriques) lors de son entreprise (jamais fixée) de rendre compte de la complexité des observables.

Bibliographie

[86] Il s'agit d'un terme employé par Didier Austry et Eve Berger (2012), chercheurs-praticiens en somato-psychopédagogie (des enfants et des adultes) à l'Université de Porto (au Portugal) pour évoquer les différentes natures de symétrie et d'asymétrie relationnelles au sein de la relation d'aide, en lien théorique avec les concepts de vécu subjectif en phénoménologie et de réciprocité en anthropologie, dans le cadre d'une conception de l'être humain en constant cheminement. Culioli emploie lui-même le verbe *tisser* dans sa métalangue : « « Lentement nous passons d'une linguistique des états à une linguistique des opérations. Peu à peu nous entrevoyons que le langage est une incessante mise en relation (prédication, énonciation), grâce à quoi des énonciateurs, *en tissant un jeu structuré de références*, produisent un surplus d'énoncés et repèrent une pluralité de significations. » (Culioli 1999a : 48 ; mes italiques)

[87] Dans le registre épistémologique, je renvoie à la conclusion (p. 210-214) de l'ouvrage de Jean Clottes sur *La grotte Chauvet, l'art des origines*, Editions du Seuil, 2010, dans laquelle il critique, au sujet des problèmes de datation de la grotte Chauvet, la thèse de Christian Züchner et son postulat majeur (« la valeur déterminante des critères stylistiques » p. 213) en ces termes : « Or, si ceux-ci suffisent le plus souvent à donner une idée générale de la période considérée, ils sont loin de permettre un diagnostic infaillible. Pour que ce soit le cas, il faudrait admettre que nous connaissons l'essentiel de ce qu'il y a à savoir sur l'art paléolithique – la première utilisation de tel ou tel thème ou de telle technique, sa durée exacte, sa répartition spatiale précise –, et admettre aussi que des phénomènes de convergence sont à exclure. C'est à partir de tels présupposés non formulés que toute découverte originale fait l'objet de phénomènes de rejet. Or, chaque découverte majeure apporte des nouveautés et *provoque des réajustements dans nos connaissances*. Ce fut le cas avec la grotte Chauvet. Il n'est donc pas possible de suivre Züchner lorsqu'il estime que tel thème n'existe pas avant telle époque. Dans certains cas, cela peut être vrai, mais on devrait toujours ajouter « dans l'état actuel de nos connaissances » ou « jusqu'à plus ample informé », et garder à l'esprit l'immensité de notre ignorance. » (Clottes 2012 : 213-214 ; mes italiques)

AUROUX Sylvain, « La philosophie linguistique d'Antoine Culioli », in *La théorie d'Antoine Culioli, Ouvertures et incidences*, collection l'Homme dans la langue animée par Janine Bouscaren, Gap, Paris, Ophrys, 1992, p. 39-59.

AUSTRY Didier et BERGER Eve, « La somato-psychopédagogie : l'expérience corporelle au cœur de la relation d'aide », communication non publiée du vendredi 27 janvier 2012, Journée d'étude « Conseil et relation d'aide. A la croisée de la psychologie introspective, de la psychothérapie, de la thérapie familiale, de la psychiatrie, de la pédagogie et de la phénoménologie », organisée par Natalie Depraz et Annie Hourcade, Université de Rouen, Maison de l'Université, Salle divisible Nord.

BOISSON Claude, « La formalisation dans la théorie des opérations énonciatives d'Antoine Culioli », in *Anglophonia, French Journal of English Studies, English Linguistics* 20, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 2006, p. 83-111.

BOUSCAREN Janine, CHUQUET Hélène, CHUQUET Jean et GILBERT Eric, *Glossaire français-anglais de terminologie linguistique, Théorie des opérations énonciatives : définitions, terminologie, explications*, http://www.sil.org/linguistics/Glossary_fe/defs/TOEFr.asp

CULIOLI Antoine, *Notes du séminaire de D.E.A. 1983-1984*, 1985, Poitiers, Département de Recherches Linguistiques, Université de Paris 7, disponible en ligne dans les ressources du site www.enonciation.com.

CULIOLI Antoine, *Pour une linguistique de l'énonciation, Opérations et représentations,* Tome 1, collection l'Homme dans la langue animée par Janine Bouscaren, Gap, Ophrys, 1990.

CULIOLI Antoine, « Ouverture », in *La théorie d'Antoine Culioli, Ouvertures et incidences*, collection l'Homme dans la langue animée par Janine Bouscaren, Gap, Paris, Ophrys, 1992, p. 3-15.

CULIOLI Antoine, *Pour une linguistique de l'énonciation, Formalisation et opérations de repérage*, Tome 2, collection l'Homme dans la langue animée par Janine Bouscaren, Gap, Paris, Ophrys, 1999, (1999a).

CULIOLI Antoine, *Pour une linguistique de l'énonciation, Domaine notionnel,* Tome 3, collection l'Homme dans la langue animée par Janine Bouscaren, Gap, Paris, Ophrys, 1999 (1999b).

CULIOLI Antoine, *Variations sur la linguistique*, Entretiens avec Frédéric Fau, Préface et notes de Michel Viel, Langres, Klincksieck, 2002. (Vient d'être réédité en 2009)

CULIOLI Antoine, « Le Je ne sais quoi et le presque rien », conférence non publiée du 27 mars 2009 organisée par le Groupe « TOPE » (Théorie des Opérations Prédicatives et Enonciatives), Laboratoire de Linguistique Formelle UMR 7110, CNRS, Université de Paris Diderot, qui s'est tenue à la « Fédération Universaux et typologie », 44 rue de l'Amiral Mouchez 75014 Paris.

CULIOLI Antoine, « Résonances », conférence non publiée du 6 mai 2011 organisée par le Groupe « TOPE » (Théorie des Opérations Prédicatives et Enonciatives), Laboratoire de Linguistique Formelle UMR 7110, CNRS, Université de Paris Diderot, qui s'est tenue à la « Fédération Universaux et typologie », 44 rue de l'Amiral Mouchez 75014 Paris.

CULIOLI Antoine et NORMAND Claudine, *Onze rencontres sur le langage et les langues*, collection l'Homme dans la langue animée par Janine Bouscaren, Ophrys, Gap, Paris, 2005.

Dictionnaire de la langue française Petit Robert 1, Paris, Le Robert, 1990.

Dictionnaire Grand Robert (voir à *Le Grand Robert*).

Dictionnaire historique de la langue française, sous la direction d'Alain Rey, Paris, Le Robert, 1998.

DELECHELLE Gérard, « *But then (again)*, connecteur complexe d'ajustement discursif », disponible sur le site http://linguistique.wifeo.com/documents/BTA_Del.doc, non daté (mais

postérieur à 2007), p. 1-16. **[DOC]** à partir de wifeo.com dans le moteur de recherche Google Scholar.

DE VOGÜE Sarah de, « Culioli après Benveniste : énonciation, langage, intégration », in *Lectures d'Emile Benveniste, LINX* 26, Nanterre, 1992, p. 77-108.

DUCROT Oswald, *Dire et ne pas dire, Principes de sémantique linguistique*, Collection savoir : sciences, Paris, Hermann, 1972, troisième édition corrigée et augmentée 1991.

DUFAYE Lionel, *Théorie des opérations énonciatives et modélisation,* collection l'Homme dans la langue animée par Janine Bouscaren, Paris, Ophrys, 2009.

FILIPPI-DESWELLE Catherine, « Le « domaine notionnel » d'Antoine Culioli (ou comment la géographie (méta)linguistique à l'œuvre dans nos représentations topologiques abstraites régule notre activité langagière », in *Géographies imaginaires*, Laurence Villard (éd), Laboratoire ERIAC, Mont-Saint-Aignan, Publications des Universités de Rouen et du Havre, 2008, p. 299-313.

FILIPPI-DESWELLE Catherine, « *Anyway* ou le mode énonciatif du *savoir en prendre et en laisser* », in *Anglophonia, French Journal of English Studies, English Linguistics* 26, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 2009, p. 121-150.

FILIPPI-DESWELLE Catherine, « Quel objet d'étude pour la linguistique culiolienne ? », conférence non publiée du 24 mars 2009, Séminaire « Systèmes linguistiques » des linguistes de l'ERIAC, intitulé « A la découverte de la TOE d'Antoine Culioli », animé par Catherine Filippi-Deswelle, Université de Rouen.

FILIPPI-DESWELLE Catherine, « Comment articuler le linguistique et l'épi-/le méta-linguistique ? », conférence non publiée du 12 mai 2009, Séminaire « Systèmes linguistiques » des linguistes de l'ERIAC, intitulé « A la découverte de la TOE d'Antoine Culioli », animé par Catherine Filippi-Deswelle, Université de Rouen.

FILIPPI-DESWELLE Catherine, « Ce que j'appelle la pragmatique intégrée (Culioli 2002 : 76) », conférence non publiée du 29 mai 2009, Master LIS, Université de Rouen.

FILIPPI-DESWELLE Catherine, « Quand « je » est un « autre » ou quand *though*, marqueur de relance discursive (d'« afterthought »), introduit une altérité intrasubjective », in *L'Altérité dans les théories de l'énonciation*, L. Dufaye et L. Gournay (éds), collection Langues, Langage et Textes (dirigée par J. Guillemin-Flescher), Paris, Ophrys, 2010, p. 37-55.

FILIPPI-DESWELLE Catherine, « Pour une linguistique de la co-énonciation », conférence non publiée du 23 février 2010, Séminaire « Systèmes linguistiques » des linguistes de l'ERIAC, intitulé « A la découverte de la TOE d'Antoine Culioli », animé par Catherine Filippi-Deswelle, Université de Rouen.

FILIPPI-DESWELLE Catherine, « La notion d'ajustement dans la TOE d'Antoine Culioli », présentation inaugurale non publiée de la Journée d'études du même nom, organisée par Catherine Filippi-Deswelle, le 11 juin 2010, à la Maison de l'Université (Mont-Saint-Aignan, Université de Rouen), en guise de clôture du Séminaire des linguistes de l'ERIAC « Systèmes linguistiques », 2009-2010, animé par Catherine Filippi-Deswelle, Université de Rouen.

FILIPPI-DESWELLE Catherine, « Du locuteur au sujet énonciateur-locuteur, Théorisation des métatermes 'locuteur/allocutaire' en 'énonciateur/coénonciateur' : de la 'mécanique interlocutoire' de Benveniste au couple énonciatif de Culioli », 25 novembre 2011, Colloque Un demi-siècle après Benveniste, organisé par Lionel Dufaye et Lucie Gournay, 24 et 25 novembre 2011, Université Paris-Est Marne-la-Vallée.

FROMILHAGUE Catherine, *Les figures de style*, Collection 128, Paris, Armand Colin, 2007 (2005).

FUCHS Catherine et LE GOFFIC Pierre, « La théorie des opérations énonciatives de Culioli », in *Les linguistiques contemporaines, repères théoriques*, Linguistique, Baume-les-Dames, Hachette supérieur, 1992, Chapitre 12, p. 143-152.

GILBERT Eric, « La théorie des opérations énonciatives d'Antoine Culioli », in *Les théories de la grammaire anglaise en France*, HU anglais linguistique, Paris, Hachette Supérieur, 1993, p. 63-96.
GOSSELIN Laurent, *Les modalités en français, La validation des représentations*, Etudes / Studies CHRONOS, Amsterdam, Rodopi, 2010.
GRICE Paul, « Logic and Conversation » (William James Lectures 1967), in *Syntax and Semantics 3: Speech Acts*, P. Cole and J.L. Morgan (éds.), New York, Academic Press, 1975, p. 41-58.
GROUSSIER Marie-Line et RIVIERE Claude, *Les mots de la linguistique, Lexique de linguistique énonciative*, Paris, Ophrys, 1996.
JALENQUES Pierre, « Etude sémantique du préfixe RE en français contemporain : à propos de plusieurs débats actuels en morphologie dérivationnelle », in *Langue Française*, N°133, 2002, p. 74-90. Disponible sur Persée en suivant le lien suivant :
http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/lfr_00238368_2002_num_133_1_1048
KERBRAT-ORECCHIONI Catherine, *L'implicite*, Paris, Armand Colin, 1986.
Le Grand Robert de la langue française, version électronique de 2011, consultée sur le portail Virtuose de l'Université Paris 3 http://gr.bvdep.com.ezproxy.univ-paris3.fr/gr.asp.
Longman Dictionary of Contemporary English, The Living Dictionary, New Edition, Harlow, Longman, Pearson Education Limited, 2003. Et sa version électronique, *The Longman Dictionary of Contemporary English Online*, http://www.ldoceonline.com/
NORMAND Claudine, « Antoine Culioli – Emile Benveniste : une filiation ? », in *Beiträge zur Geschichte der Sprachwissenschaft*, 21.1, 2011, p. 85-97.
Trésor de la langue française, version électronique, consultée sur le portail Virtuose de l'Université Paris 3, entrée « ajustement » http://atilf.atilf.fr/dendien/scripts/tlfiv5/displayp.exe?13;s=1520785575;i=ft-1-2.htm
PAVEAU Marie-Anne et SARFATI Georges-Elia, « Les opérations énonciatives : A. Culioli », in *Les grandes théories de la linguistique, De la grammaire comparée à la pragmatique*, Collection U, Lassay-les-Châteaux, Armand Colin, 2003, p. 179-183.
POWELL Mava Jo, « Purposive Vagueness : An Evaluative Dimension of Vague Quantifying Expressions », in *Journal of Linguistics*, Cambridge University Press, Vol. 21, No. 1, Mar. 1985, p. 31-50.
RICHET Bertrand, « Des nombres à prendre ou à l'essai : grammaire de l'approximation numérique », in *Anglophonia, French Journal of English Studies* 30, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 2011, p. 37-57.
SEKALI Martine et TRÉVISE Anne, « Mapping filters and parameters of meaning: issues and tools for interface analyses of meaning construction », in *Mapping Parameters of Meaning*, Martine Sekali et Anne Trévise (éds.), Newcastle-upon-Tyne, Cambridge Scholars Publishing, (sous presse).
TRÉVISE Anne, « Some qualitative filters in the contruction of meaning », in *Mapping Parameters of Meaning*, Martine Sekali et Anne Trévise (éds.), Newcastle-upon-Tyne, Cambridge Scholars Publishing, (sous presse).
VALETTE Mathieu, « La théorie des opérations énonciatives d'Antoine Culioli », in *Linguistiques énonciatives et cognitives françaises, Gustave Guillaume, Bernard Pottier, Maurice Toussaint, Antoine Culioli*, Paris, Honoré Champion Editeur, 2006, Chapitre 12, p. 257-282.

Annexe

Index détaillé, en français et en anglais, des divers types d'ajustement (et des termes qui y sont apparentés) dans les trois tomes de *Pour une linguistique de l'énonciation* d'Antoine Culioli, Gap, Paris, Ophrys, 1990 (= T.1), 1999a (= T.2), 1999b (= T.3).
Les nombres renvoient aux pages.

Français

Accessibilité (inter) subjective
T.3 66, 91 (théorie générale de l'~)

Accommodation intersubjective
T.2 48

Adaptable (activité signifiante, multiple et ~, des sujets)
T.3 163

Ajustable
T.2 164, 167

Ajustement
T.1 27 (jeu dans l'~), 40 (relation de ~), 50 (au pluriel), 127 (résumé : opérations de ~), 129, 130 (espace de ~), 145 (opération de ~), 147
T.2 9, 11, 12 (au pluriel), 72 (note 2)
T.3 12, 92, 94, 98, 103 (marge de ~)

Ajustement complexe
T.1 103
T.3 92

Ajustement des (deux) énonciateurs (travail énonciatif de repérage)
T.1 103
T.2 45 (~ des systèmes de repérage entre énonciateurs), 48, 49
T.3 44 (~ des systèmes de repérage par des énonciateurs)

Ajustement des représentations (non symétriques) = ajustement *notionnel*
T.1 103
T.3 137 (note 1)

Ajustement descriptif
T.3 159

Ajustement énonciatif
T.1 145 (note 16, p. 144-145)
T.2 65 (au pluriel)

Ajustement entre les sujets
T.1 25-26 (~ aux deux bouts), 26 (capacité d'~)
T.2 10 (au pluriel)

T.3 92 (relation entre sujets énonciateurs), 126 et 137 (entre énonciateurs), 180 (entre deux réalités en conflit)

Ajustement implicite
T.3 126

Ajustement intersubjectif
T.1 43
T.3 10 (travail de ~), 18, 21 (au pluriel), 22, 91 (titre), 98 (« harmonie » construite par l'intersubjectivité), 137

Ajustement inter-sujets
T.3 18 (au pluriel), 21 (au pluriel), 22

Ajustement régulier
T.1 129

Ajustement strict (rarement)
T.1 26

Ajustement téléonomique
T.3 137

Ajustement transindividuel
T.2 121

Ajustement variable
T.3 180 (au pluriel)

Jointage
T.3 98

Normé
T.1 25 (au pluriel)
T.3 67

Pré-ajusté
T.1 39 (au pluriel)
T.2 167
T.3 33

Prédécoupé
T.1 25 (au pluriel)
T.2 160

Pré-réglé
T.3 92 (au pluriel)

Régulateur / Régulatrice
T.1 88, 112 (au féminin)

T.2 164 (au féminin)
T.3 160 (au féminin)

Régulation
T.1 10, 14, 26, 31, 34, 101, 129
T.2 161, 173
T.3 12, 24, 137 (minimale)

Régulation interlocutoire
T.1 119 (au pluriel)

Régulation intersubjective
T.3 11, 91

Régulation inter-sujets
T.1 92
T.3 153

Régulation téléonomique
T.3 24, 111 (représentations régulées par notre téléonomie)

Régulé
T.1 90 (au féminin)
T.3 66 (au féminin), 111 (au féminin), 134, 139, 160 (au féminin)

Réguler
T.1 95

(S')accorder
T.3 92

(S')ajuster
T.1 120
T.3 9, 92

Stabilisation intersubjective
T.3 127

Anglais

Adjust (frames of reference and representations)
T.1 181

Intersubject adjustment
T.1 68

Inter-subjective adjustment (adaptive behaviour and fine-tuning)
T.1 195 (au pluriel)

Intersubjective regulation
T.1 181

Inter-subjects adjustment
T.1 180

Pragmatic adjustment
T.1 197 (au pluriel)

Regulate
T.1 195

Regulation
T.1 68, 179, 181, 203

Regulative process
T.1 213

Annexe 2

La construction de soi, Un usage de la philosophie
Alexandre Jollien, Paris, Seuil, 2006

p. 23-24
p. 23 […] Je retiens surtout que Dame Philosophie recommande de tirer profit d'un présent cruel. C'est pourquoi, pas à pas, il s'agit, sans se blinder, de **s'ajuster** à la réalité pour inventer une posture. […] Aristote […] nous prête un outil que le grec nomme *kairos*. Ce terme désigne l'opportunité, l'occasion (p. 24) propice, le moment favorable. Aristote suggère […] qu'il est bien dans le temps. J'y trouve un encouragement à poser l'acte qui convient dans le présent, à oser la parole appropriée, le geste qui, **s'ajustant** à la réalité, œuvre au bien.

p. 24 (suite directe du passage précédent)
Insupportable bonheur
Oui, l'horizon qui s'ouvre en me désarmant appelle un ***ajustement***, une conversion. […] je souhaite ouvrir quelques voies afin de me libérer des pernicieuses habitudes.

p. 173
Pour un stoïcisme impatient
Avec toi [Etty Hillesum], j'ai à cœur de m'avancer sur un chemin inédit et je tente de concilier les extrêmes. Oserais-je dessiner un *stoïcisme impatient* ? Le *stoïcien de mes rêves* construit le futur en **s'ajustant** à ses réelles dispositions et s'abstient de jeter sur le monde le voile de la méfiance. Il ne brigue pas une confiance absolue et, se libérant d'une telle exigence, ouvre chaque jour son amour pour la vie. Avec virtuosité, cet homme ne se fige pas dans une posture choisie une fois pour toutes, mais **s'adapte** adroitement aux nécessités du quotidien. Bien qu'il se sache fragile, il renonce à prendre refuge dans une tranquillité conquise à bas prix. L'abandon, loin de le retrancher de la vie, loin de l'en prémunir, l'élargit.

La raison et le réel

Jean-Baptiste Echivard, Coll. Les premières questions philosophiques, Tome 1, Paris, François-Xavier de Guibert, 2006

p. 147
[…] plus une activité rationnelle s'intéresse au réel sensible et dépend de lui, plus elle dépend de la matière, de sa contingence, et plus ses résultats deviennent probables, toujours rectifiables, toujours **ré-ajustables**.